

Première à éclairer la nuit

Jocelyne Desverchère

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jocelyne Desverchère

**Première
à éclairer la nuit**

**JOCELYNE
DESVERCHÈRE**

P.O.L

J'ai retrouvé cette image en noir et blanc, et je me demande ce que tu sais de moi. Et j'ai écrit ce récit, je crois qu'il en a été ainsi de nous. Peut-être.

Jocelyne Desverchère

Première à éclairer la nuit

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur tient à remercier Gérard Manset
pour le titre du livre qu'elle emprunte à sa chanson Vénus,
écrite pour Alain Bashung.*

J'ai vingt-huit ans.

J'ai rencontré Christine à mon retour du pays en guerre.

J'ai d'abord travaillé dans ce pays. Instituteur.

Il me reste une photo de cet endroit, une seule.

Je marche avec mon cousin, Pascal, sous des arcades, on sourit à l'objectif, une démarche altière. La photographie est en noir et blanc.

Qui nous a pris en photo puisque nous sommes tous les deux sur le cliché ?
Je ne sais pas.

Je suis d'ailleurs assez élégant, je me souviens de ce pantalon en coton, coton percale, de la tenue et une sensation de fraîcheur aussi, à même la peau. J'aime bien ne pas mettre de culotte.

Une chemise blanche. Simple. Des chaussures en cuir, lacées, noires sur l'image mais en fait marron, elles sont marron dans la vie.

Cette photographie elle va la voir, c'est certain. C'est pour cela que je la décris. C'est bien de savoir qu'elle va me voir souriant et élégant, au même âge qu'elle aura, quand elle va la découvrir.

Sur cette image, oui, j'ai vingt ans.

J'ai eu vingt ans, moi aussi.

Je suis le quatrième, le petit dernier. Le petit prince, l'élú de cette famille de quatre enfants. Choyé par mes sœurs et ma mère, admiré par mon frère taiseux.

L'élú, celui qui a fait des études. Celui qui n'a pas labouré la terre, son propre corps, par ce travail de forcené, que lui mon frère, mon grand frère, a fait.

Comme un devoir pour mon île d'être digne du continent, le continent de la mère patrie. Fracassé à l'intérieur. Personne n'a vu.

Un homme un vrai, il paraît que je suis, j'ai vu là-bas.

Je ne veux plus être instituteur, alors je me débrouille pour être intégré dans un lycée de Lyon, dans l'administration.

Je serai plus tard intendant. Intendant du plus grand lycée de l'île.

Un honneur pour ma famille. Une reconnaissance pour les autres.

Une fuite pour moi.

Je ne peux pas transmettre, apprendre à lire, à dire, alors que je me tais.

Dans cette ville, je ne connais personne. Je n'ai pas d'amis.

Le lycée se situe sur le plateau de la Croix-Rousse. La Croix-Rousse haut lieu de résistance, Lyon, Jean Moulin, le Rhône et la Saône.

Je mets du temps à comprendre ce qu'on appelle la Presqu'île.

La ville est découpée en arrondissements, et je suis toujours incapable de

dire où est le premier et combien il y en a.

Pour moi la ville, c'est nord-sud, est-ouest. Mon côté paysan sans doute.

Où le soleil se lève-t-il ?

C'est la première question que j'ai posée à la propriétaire de l'appartement.

Elle me vantait la taille de la baignoire, le calme de la cour intérieure, la proximité du marché : « Vous savez, on a de la chance ici sur le plateau, quatre fois par semaine, le marché. »

Là aussi, j'ai mis un peu de temps à intégrer que le lundi c'est le marché forain, c'est-à-dire marché nourriture et vêtements, camelots de toute sorte. Mardi, mercredi et jeudi relâche. Et on enchaîne vendredi, samedi, dimanche, lundi.

J'ai dit à la femme que je le prenais tout de suite quand j'ai su que le soleil se levait dans la cuisine et se couchait dans ma chambre.

Je n'ai pas d'amis.

Et je prends mon service dans quinze jours.

Mon service. Mon emploi, je vais être employé.

Je vais travailler du lundi au vendredi, quarante heures par semaine.

J'ai rencontré le directeur du lycée, il a été très gentil. Un peu pète-sec mais comme il est un peu rond, je veux dire que, comme il est un peu gras même, je suis sûr que c'est un homme qui aime la bonne chère, la vie. Et qu'il ne peut pas être méchant.

Depuis mon retour de là-bas, mon instinct. J'ai un rapport aux autres comme avec les animaux.

Je suis très brun. Les sourcils bruns, de grands yeux qui me mangent le visage. Taille moyenne, un peu plus que la moyenne de l'époque, je crois quand même. Un mètre soixante-seize. Oui, je crois que je suis grand en fait, pour un homme. À vérifier.

Je le note parce que c'est vrai que je suis un peu scrupuleux.

Une qualité quand on est dans l'intendance. Une obsession qui se transforme parfois en anxiété quand j'ai peur d'avoir dit une chose incorrecte, et la peur que l'autre en face se souvienne de moi comme de quelqu'un qui raconte n'importe quoi !

Je me tais mais je ne crois pas être un taiseux comme mon frère dans le sens où j'ai l'impression que les autres me parlent facilement. Si j'en crois en tout cas les commerçants avec qui j'ai, pour l'instant, quelques échanges au quotidien.

Je ne suis pas très liant au demeurant avec mes voisins, j'ai envie de garder une certaine intimité. Je n'ai pas envie qu'on vienne sonner à ma porte pour me demander du sel ou du poivre, ou je ne sais pas trop quoi.

C'est ce qui peut arriver parfois, il paraît, avec ses voisins.

Moi, je ne sais pas, j'ai vécu à la campagne. Dans une maison avec mes parents, une maison dans un hameau. Tous les gens du village avaient beau s'entraider pour les moissons et faire des veillées pour les fêter, la nuit tombée, chacun chez soi, surtout l'hiver.

Après j'ai été en internat comme interne, puis comme surveillant de l'internat.

Alors là, mon appartement pour moi tout seul, je me le garde.

Je suis seul, je marche dans la ville. Je regarde le ciel. Il fait froid. Pour un mois d'août, j'ai froid.

Je n'ai connu que le Sud, Marseille, Aix en Provence, au-delà, je n'ai jamais rien imaginé.

Si je réfléchis, si, j'ai des souvenirs des livres de classe, mais c'est tout.

Des souvenirs de guerres que je n'ai pas faites, d'événements que je n'ai pas pu vivre puisque je n'étais pas né. Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, Vercingétorix et les Vikings, tous très blonds et musclés, l'Alsace et la Lorraine, la place de la Bastille, Verdun. Verdun et tous ces noms alignés sous la statue place du village de mémé.

Mémé c'est comme ça qu'on appelle ma mère depuis qu'avec mon frère on a eu des enfants.

De la Seconde Guerre mondiale, mon père se souvient que c'est lui qui a annoncé aux siens la Libération, chargé de famille, il n'a pas pris part au conflit. Et pour les camps, on a su bien plus tard, vraiment.

Quand je suis arrivé à Lyon, j'ai rencontré François Genetier, son vrai nom en fait c'est François Goldstein. Un soir de beuverie, il m'a raconté la guerre. Et comment son père, Simon, a été le seul rescapé de sa famille.

La bonne, censée veiller sur lui, obligea le petit Simon, onze ans, à l'attendre dans une cage d'escalier pendant qu'elle était avec son amant.

Et quand il est rentré avec la bonne, ce jour-là, on l'a mis dans une traction, dans les pieds des hommes avec des fusils. Il ne savait pas si c'étaient des gentils ou des méchants.

La guerre s'est terminée un an plus tard, toute sa famille était morte, plus de sœur, ni de frère. L'orphelinat, l'internat.

Quand Simon a rencontré Marie, ils se sont mariés rapidement. François est né huit mois après leur premier baiser.

François, ses parents, il ne les voit plus non plus depuis bien longtemps. Ils

sont morts quelques jours après qu'il a eu son bac. Ils étaient partis tous les trois, son père, sa mère et lui, un dimanche, faire une marche en montagne en Isère. Un orage, ils se sont protégés sous un rocher, ses parents sont morts foudroyés, pas lui.

C'est avec François que j'ai découvert les putes.

Moi avant, mon refuge, c'était la mer, le bord de la mer.

La mer absente, je ne comprends pas encore que la mer est en moi, à jamais.

Avec François, on va chez « nos copines », c'est comme ça qu'on les appelle les putes, régulièrement, une à deux fois par mois.

François, je suis à peu près certain qu'il y va beaucoup plus. Quand je le lui demande, il rigole, si c'est pas une réponse, ça ?!

On se donne rendez-vous après le travail. On s'attend sur notre trottoir à nous devant la porte de l'administration.

Lui, c'est le surveillant général. Il est censé contrôler les arrivées des élèves, mais il est tout le temps en retard. Alors si un élève arrive après lui, il le colle systématiquement, parce que ça veut dire que l'élève est indécemment en retard.

On descend les pentes de la Croix-Rousse à pied. On se prend un verre au comptoir du café à droite du cinéma place des Terreaux, et après chacun la sienne. Maintenant que je connais un peu mieux comment ça se passe, j'essaye de choisir une fille qui ne loge pas dans le même hôtel que la régulière de François. François, il dit qu'il faut changer pour éviter de créer des liens, et devenir amoureux. Il me donne des conseils, et je vois bien que la roussette, elle devient un peu la préférée.

J'aime aussi être dans un autre lieu parce que ça me gêne d'entendre François jouer, ça me bloque.

Moi aussi, ça m'excite si je râle un peu fort, mais s'il râle autant ou plus que moi, ça me coupe le sifflet et je n'arrive plus à bander.

Quand ma relation avec Christine a démarré, j'ai arrêté d'aller voir les putes. Pas seulement par fidélité mais aussi par peur de lui transmettre des maladies.

J'ai attrapé la gale plusieurs fois, ou peut-être seulement une fois.

Il paraît que l'œuf peut couvrir pendant des mois et la gale alors repart de plus belle.

Comme maladie, les symptômes sont assez visibles, on se gratte. J'ai passé des heures, surtout les nuits, à me gratter.

Heureusement François aussi l'a attrapée, on a pu en parler ensemble.

On est allé aussi dans un centre, dans un autre quartier, parce qu'on avait peur que quelqu'un du travail ou un de nos voisins nous surprennent. Et qu'ensuite ça jase.

Je suis tombé littéralement amoureux, en amour total quand elle est arrivée.

Je ne me suis pas déclaré tout de suite. Elle m'intimidait trop.

Elle m'impressionnait. Cette femme m'impressionne.

Moi, je suis sous son emprise.

Quand elle s'adresse à moi, j'ai de la difficulté à la regarder droit dans les yeux, je souris malgré moi. Parfois pendant qu'elle me parle, elle s'interrompt, parce que j'ai le regard ailleurs sans doute, dans sa bouche, sur son front, la découpe de ses oreilles. Elle reprend la parole quand j'arrive à émettre un « oui » ou bien un « pardon » poli.

Je la vois en morceaux, fragmentée.

Je ne la perçois dans sa totalité qu'à une certaine distance.

Je l'ai observée, contemplée, des heures, des années, je l'ai suivie, j'ai étudié son emploi du temps.

Voisins nous étions, voisins aussi, ça aide. Voisins de quelques rues. Habitants du plateau de la Croix-Rousse, au-dessus des pentes, au-delà du boulevard, nous étions.

Avant de la connaître, je me suis remis à la guitare.

Je me suis souvenu de mon professeur de musique de quatrième, une violoniste du continent qui avait immigré sur l'île, Mlle Rosier. Elle avait un énorme grain de beauté au coin de la bouche. Grain de beauté ?

Je me suis toujours demandé pourquoi on disait grain de beauté quand ça devenait aussi repoussant. Son nom, comme une promesse, le nom des fleurs préférées de ma future aimée.

Mais on disait de Mlle Rosier qu'elle était vieille fille parce qu'elle n'était pas mariée. Moi aussi, je vais me marier tard, et pourtant, je ne me souviens pas qu'on m'ait jamais traité de vieux garçon.

Elle devait avoir trente ans ou à peine quand elle m'a dit : « Tu sais, Antoine, quand on joue d'un instrument, on n'est jamais seul. »

Le bruit courait qu'elle avait fui le continent quand elle avait découvert son futur mari, son amour d'enfance, dans les bras d'une autre. Qu'elle avait rompu les bans, fui sa famille.

Elle conduisait, passait de village en village à la vitesse de l'éclair, seule au volant d'une vieille jeep, qui nous faisait tous rêver.

Elle était assez distinguée mais elle fumait des cigarettes qui laissaient sur son passage une odeur de tabac dense qui donnait un peu mal au cœur.

C'est elle qui m'a encouragé.

À l'époque et encore même maintenant mes parents ne comprenaient pas : perdre son temps, c'était perdre son temps. La musique, un amusement.

Elle m'avait dit : « Antoine, tu as de l'oreille, le sens du rythme, il faut que tu

joues d'un instrument. »

Je ne sais plus comment ça s'est passé exactement, mais un jour elle est arrivée avec une guitare, une guitare classique.

« C'est pour toi, tu en prendras soin, et tu en joueras tous les jours. Même cinq minutes ! Mais tous les jours !

– Oui, Madame.

– Mademoiselle !

– Bien, Mademoiselle. »

Elle me donnait des cours particuliers pendant la récréation du lundi, et du vendredi matin. J'étais très concentré, et assidu. J'apprenais vite.

Les portées, ce langage des signes que moi seul pouvais comprendre à la maison, c'était comme de parler l'anglais. Quelque chose à moi seul.

L'oncle Jean, le frère de mon père, lui, il jouait de l'accordéon, il avait appris tout seul. Il ne savait pas lire la musique. Ça l'intriguait, mes partitions, ça le faisait rire.

« Oh moi, tu sais, l'accordéon, je ne sais plus, mais un jour, c'est un petit-cousin du côté de mon père à moi, qui est arrivé du continent avec ça. Il est reparti, nous l'a laissé. Les frères et les sœurs, on a tous essayé, moi, on sifflait quelque chose, et hop là, je ne sais pas comment, mes doigts, ils filaient tout seuls. »

Si je me remémore ce souvenir-là, c'est à cause de l'achat de cette nouvelle guitare. J'avais arrêté d'en jouer après mon retour de là-bas. Je n'entendais même plus alors le chant des oiseaux.

Quand j'ai vu son visage, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, je me suis dit que je lui chanterais bien une berceuse. Quand je suis amoureux, je suis romantique. Quand je pensais à elle, qu'elle n'était pas là, je lisais de la poésie, le sentiment de solitude était encore plus fort.

Parce que depuis que je connais Christine, je rêve, je la vois, de jour comme de nuit, je l'imagine à ma table de cuisine sirotant une orange pressée, fumant une cigarette, le buste penché au-dehors de la fenêtre de ma chambre. Avec moi, chez le boulanger, je commande une boule de campagne, elle préfère une baguette bien blanche, je propose d'aller au cinéma, elle désire aller au zoo, je suis d'accord, je trouve que c'est une bonne idée, tout me plaît. J'aime ses choix, son goût. Même dans mon imagination, je suis d'accord avec elle. Alors que j'aurais tout loisir de dire non, puisque ce n'est qu'imaginaire.

Je lui ai écrit des poèmes. Je ne les lui ai jamais donnés, ni lus.

J'en ai retrouvé un :

Te murmurer au creux de ton cou

Divin chant

Je te reconnais

*Je souris la joie me berce
Je te vois
Où étais-je toutes ces années perdu dans la brume
L'éclaircie
Le ciel et la mer et la terre présents précieux
À mon cœur tu es venue
Et j'aime et mon ventre bondit
Je te souris
Et le merle a chanté ce matin jusqu'à cet instant
J'ai écouté ses dires, être son messager
Je suis.*

Reprendre la guitare a été beaucoup plus difficile que je ne le pensais.

J'ai pris des cours particuliers avec un des professeurs de musique qui enseignait dans l'établissement, M. Laurentin, qu'on surnommait aussi : M. Laurent un deux trois.

Cet homme avait à peine quarante ans, très amoureux de sa femme, marié à vingt-cinq ans, ils avaient huit ou neuf enfants. Toujours un de malade, des problèmes de garde, et donc il venait souvent un enfant sous le bras, enseigner.

Et si l'enfant pleurait trop ou devait dormir parce que trop de fièvre ou que c'était l'heure de la sieste, il me le refourguait dans mon bureau.

Les maladies se faisant de plus en plus fréquentes, surtout l'hiver, il me faisait les cours de guitare gratuits, à l'heure du déjeuner le mardi.

Une année a filé ainsi : guitare, pute, François, travail, marché, guitare, pute, marché, promenade le long de la Saône, promenade le long du Rhône, beuverie avec François et la roussette, travail administratif.

Mon bureau était face à celui d'Annabelle et Marguerite.

Elles étaient charmantes, très drôles.

Cette première année, quand j'y repense, c'est assez flou mes liens avec mes collègues, sauf avec François bien sûr.

Je pense que j'étais alors très timide avec des élans parfois à faire des actes extravagants.

Je travaillais beaucoup, j'étais concentré, la peur de déplaire. Cette peur de déplaire au directeur !

Une sorte de patriarche pour tout ce petit monde de l'école, tous quand même assez jeunes, avec cet homme grand et gros qui avait toujours faim.

« Ma petite », s'il s'adressait à une femme, « Mon petit », s'il s'adressait à un homme, « vous voulez bien aller à la boulangerie me chercher une petite brioche ».

Tout lui paraissait toujours petit, peut-être parce qu'il était grand et gros.

J'ai fait un jour une chose que je n'ai jamais refaite mais qui a conquis son cœur de gourmand et qui m'en a fait un consolateur à jamais.

Je descendais l'escalier central du lycée, un escalier assez large, quand un

couple, une fille et un garçon grimpaient et croquaient chacun dans un énorme chou à la crème.

La vue du couple, du chou, de la crème quand je les ai croisés, j'ai mordu avec rage et envie dans le gâteau de la fille, elle a hurlé.

Un temps suspendu... avant de me reconnecter avec la réalité, et de dévaler les escaliers quatre à quatre. Le jeune homme me poursuivait en hurlant : « Au voleur ! » Il m'a rattrapé dans le hall, cassé la figure, je me suis excusé auprès de la fille.

Je me suis enfui chez moi. Je n'ai prévenu ni le directeur ni les collègues.

Je me sentais coupable, et de m'être fait démettre la mâchoire par un élève de seconde, un peu minable aussi. Si je repense à ce moment du coup de poing, et que j'imagine que je riposte, alors je me vois, et j'en ai la force : le faire passer par la porte vitrée qui donne sur la cour de récréation, le visage lacéré, des cicatrices à vie, il garderait.

J'ai bien fait de rester calme.

Le lendemain, « le Patron », comme on appelait le directeur, m'a fait appeler dans son bureau dès mon arrivée.

La porte s'est refermée sur Annabelle et Marguerite qui de leurs quatre mains me tendaient un plateau sur lequel reposait une dizaine de gâteaux bien crémeux. Elles pouffaient comme deux gamines.

Je me suis senti devenir rouge comme une tomate. Un sentiment de honte. J'étais prêt à leur marcher dessus pour sortir. Je serrais mes poings derrière mon dos, quand j'ai entendu la voix du directeur.

« Antoine, avant de nous mordre, asseyez-vous et dégustons ! J'ai une petite faim. »

Je les ai regardés déguster un moment. J'avais le côté gauche de la mâchoire totalement ankylosé par la frappe du jeune homme de la veille. J'étais bien incapable de mastiquer quoi que ce soit avant qu'Annabelle, l'ingénieuse, n'ait l'idée de me fabriquer une paille en papier.

J'aspirais la crème bruyamment, « un peu de tenue, jeune homme », je ne savais plus si je devais continuer ou pas, un signe du directeur et je reprenais l'aspiration, les filles se goinfraient, les téléphones sonnaient : « Des gâteaux de chez Lartot, c'est sacré ! Nous n'y sommes pour personne ! » Nous ne pouvions qu'être obéissants à M. Besson.

J'allais avoir vingt-cinq ans dans deux mois, en novembre.

C'était la rentrée de septembre.

Christine.

Yeux bleus, blonde.

1,64 m et demi, je saurai le demi plus tard. Mais je précise maintenant comme ça, c'est mieux.

J'ai remarqué ses yeux rieurs tout de suite.

Elle a vingt-deux ans.

Elle va être l'assistante du directeur.

C'est curieux parce qu'elle semble légère comme ça, mais quand elle se met en mouvement, si on ferme les yeux, on entend l'inverse : un pas décidé qui fait particulièrement grincer les lattes du parquet. Elle porte, ce premier jour, un chemisier sur une jupe, on ne voit pas les genoux. La chemise est rose, rose pâle presque blanc. Elle a un teint doré. Des petites dents. Et des cheveux attachés en chignon, crêpés sur le dessus un peu.

Elle est timide, quand elle s'adresse au directeur, j'entends : « Oui, Monsieur, bien, Monsieur, je ne sais pas, Monsieur. » Les premières semaines seulement. Elle aussi, elle a envie de faire les choses bien, que le directeur soit content.

Elle m'intrigue. Je l'observe faire ses va-et-vient d'un bureau à l'autre.

Très important que je décrive les lieux.

Nos bureaux sont en vis-à-vis au dernier étage du bâtiment.

Si on se place face au bureau du directeur : le bureau du directeur est tout au bout du couloir, totalement fermé par une porte à double battant.

À droite celui de Christine, séparé par une cloison basse de celui des filles qui se trouvent, elles, dans le même espace.

Et le mien est en face des leurs.

Tout est ouvert, c'est nouveau, moderne. Je les vois, elles me voient.

Du mien, par la fenêtre, je peux observer aussi M. Besson assis de trois quarts dos. Alors quand Christine prend des notes avec lui, c'est comme si elle restait face à moi mais avec deux murs, deux fenêtres qui nous séparent.

Mariée. Elle est mariée. Elle est déjà mariée. « Oui, depuis un an, et je connais mon mari depuis que j'ai quinze ans. » J'entends ses confidences du bureau d'en face, celui des filles.

J'ai imaginé maintes fois la tuer, la faire disparaître.

Je pourrais l'assassiner avec le fusil de mon père que je rapporterais un jour de l'île. Je pourrais la poignarder avec mon couteau. Oui, j'ai toujours un couteau dans la poche. Manche en bois, lame fine, et coupante, qui se plie. L'assommer avec un presse-papiers ou alors lui faire tomber dessus la bibliothèque qui se trouve dans le bureau du patron, et elle meurt étouffée ou la nuque brisée. La pousser dans les escaliers, lui éclater la porte à la gueule qui lui ferait sauter le cerveau. L'enfermer dans un placard avant des vacances où elle mourrait par manque d'air, la faire basculer par ces grandes fenêtres, ou l'étrangler aussi peut-être.

Mais j'ai repris la guitare de plus belle parce que François dit que les filles sont sensibles à la musique, que ça les charme. Alors j'ai appris des textes des chanteurs à la mode et une du chanteur préféré de ma mère.

*Quel changement, pourquoi boudier sans cesse
Ce ne sont plus les amours d'autrefois
Tu me rendais caresse sur caresse
Et maintenant, tu me laisses aux abois.*

*Tu ne dis plus ce joli mot je t'aime
Que si souvent, chérie, tu me disais
Oh, réponds-moi, réponds-moi si tu m'aimes
Oh, réponds-moi, dis-moi, que t'ai-je fait ?
Oh, réponds-moi, réponds-moi si tu m'aimes,
Oh, réponds-moi, dis-moi, que t'ai-je fait ?...*

C'est la première chanson que j'ai chantée à Christine. Se méfier des premières fois, y revenir sans cesse. Les premières impressions. Je l'ai aimée. Tout de suite.

En ce moment, j'entends Marguerite et Annabelle glousser dans le bureau d'en face. Elles me font penser à mes sœurs. Et c'est comme si elles étaient sous verre, aucune attirance physique. Marguerite est mariée. Annabelle pas encore, c'est la plus drôle. Peut-être aussi parce que c'est la plus grosse et qu'il faut bien compenser avec quelque chose.

Le désir par le rire.

Jeanne et Lison, mes sœurs. Plus âgées que moi. Sur la photo où je suis au bout de la grande table en bois, entouré par elles deux, mes aînées, Lison a beaucoup grossi, et je n'ai pas souvenir d'avoir jamais ri avec elle. Elle a été internée plusieurs fois.

Mais dans la famille, on a toujours dit qu'elle était « fatiguée ».

Sous médicament à vie, une saloperie qui la faisait grossir comme un ballon de baudruche. Delirium tremens, je ne savais pas qu'elle buvait. Elle ne s'est jamais mariée, Jeanne non plus.

Une légende familiale : mon père aurait voulu tirer sur l'amoureux de Jeanne. Obéissante et pour éviter toute vendetta, ou par peur ou par trop d'amour, ou par pas assez d'amour, elle est partie travailler sur le continent quelque temps, et est revenue.

Moi, j'étais encore en primaire à l'époque, avec le recul, je me demande si elle n'était pas enceinte, si elle a avorté, si elle a eu l'enfant, si elle l'a abandonné, tué, donné.

Pourquoi je ne lui ai jamais posé la question ?

Jeanne, ça a été comme une mère pour moi, toujours là. Oui, je me souviens que les gens, autour de nous, l'appelaient : la petite mère. C'était l'aînée, et s'occuper de moi ça lui plaisait, à moi aussi.

Lison est morte très jeune.

Ce jour-là, la maison de repos où elle était, se souvenir qu'elle était « fatiguée », m'a appelé parce que je suis celui qui a fait des études et qui a une place respectable. Surdoses.

J'ai pensé qu'elle avait dû avoir un moment de lucidité et que c'était son choix, ça m'a fait de la peine parce que j'aurais préféré qu'elle m'appelle.

Marguerite et Christine ont eu leur premier enfant à quelques semaines d'intervalle. Au bureau, on les regardait grossir de jour en jour. Elles étaient heureuses. Leur choix, leur désir, leur premier enfant. La grande aventure.

C'est ce que je croyais.

Je regardais Christine, et un jour, je suis devenu jaloux. Enceinte, son ventre nous tenait de plus en plus à distance. Je comprenais, c'était visible, oui, qu'elle était mariée.

Son mari, même taille qu'elle, même un peu plus petit, 1,64 m, je crois que c'est vraiment petit pour un homme. C'est pour ça qu'elle ne met pas de talons pour ne pas être plus grande que lui.

Maintenant dès que je l'entends prononcer son prénom, l'énervement.

Louis, il s'appelle, lui. Classique.

Je l'ai croisé avec elle plusieurs fois au marché, il est aimable, jovial, sympathique. De loin, je ne sais pas trop ce qu'il raconte aux commerçants mais ils se marrent tous. Ça ne sert à rien que j'essaie d'entendre, parce que je suis sûr que ça ne me ferait pas rire.

Je n'ai pas envie, mais alors pas du tout envie, de devenir son ami.

J'aime sa femme. Je désire Christine. Je les salue de loin.

Je n'ai jamais serré la main de son mari.

Parfois, je les aperçois, je fais semblant de ne pas les voir.

Je détourne la tête ou bien je fronce mes sourcils, un peu, comme si je pensais intensément. Je peux aussi faire le regard absent de celui qui est dans la lune... J'allonge le pas ou alors je freine, jusqu'à être presque au ralenti, comme si je déployais muscle par muscle...

Une bonne façon d'effrayer les autres aussi, ceux qui me connaissent et qui pensent que, parce qu'on se croise tous les jours au marché, au comptoir du café ou chez le boulanger, on aurait des choses à se dire.

Leur fille est née. Christine est en congés maternité.

Le temps me dure. Je lis beaucoup de poèmes. Je bois tous les vendredis et tous les samedis soir, je fais la bringue. Je rencontre des filles, mais je couche avec les putes. Elles au moins, elles ne cherchent pas de mari. Et moi de toute façon, je n'ai qu'un cœur. C'est mon côté romantique.

Elle est revenue en janvier.

La veille de la revoir, mon cœur a bondi toute la nuit.

Je me suis levé, j'ai pris ma guitare. Il était très tôt ou très tard, tout dépend du point de vue. Les voisins ont frappé, ceux du dessus. Assez fortement, le plafonnier s'est mis à tanguer. J'ai suivi le balancement de la lampe. Un effet hypnotique, je me suis endormi à même la chaise, la guitare collée contre moi, la tête sur la table.

On s'est tous cotisés pour les cadeaux de sa fille et pour le fils de Marguerite.

Léa et Paolo. À la mode.

Je me suis toujours dit que si j'avais un fils, je l'appellerais Simon, comme le père de François, et que François serait le parrain.

Christine était d'accord, mais c'est une fille qui est née de notre amour, et c'est Christine qui a fait le choix d'un autre prénom.

Au féminin, ça ne marche pas, elle m'a dit. Je ne comprends pas pourquoi elle dit ça.

Moi, ça m'aurait plu quand même : Simone !

Au moins elle aurait porté avec elle, entendu teinter mon désir de son existence, plusieurs fois par jour : Simone ! Simone !

Les dimanches, j'allais au cinéma. Ou bien à la piscine. Ou bien je dormais toute la journée. Je cuvais. Je faisais la sieste parce que j'avais dansé toute la nuit, et bu beaucoup, beaucoup. Ou bien je faisais tout ça. Piscine, sieste, cinéma, citron chaud pour nettoyer le foie.

Je redoutais les dimanches.

Parce que ce jour-là, je savais Christine en famille.

Et je savais que le lundi matin, j'allais avoir le compte rendu de ce que j'aurais aimé vivre.

Oui, même ces disputes familiales, ces altercations qui avaient lieu chaque dimanche, un rituel, entre le père et le frère de Christine, au sujet de la politique, j'étais prêt à les vivre.

Le père de gauche, fonctionnaire, communiste frappant du poing sur la table, le frère, artisan, de droite debout face au père. La mère, Christine et la belle-sœur s'interposant, les portes qui claquent, la fuite du fils dans les escaliers, et Louis qui avec sa bonhomie réussit à réconcilier le père et le fils à la buvette du terrain du jeu de boules.

« Lequel des trois était rentré le plus saoul ? » Là était la question, la première que posait Marguerite ou Annabelle.

Marguerite et Christine, et Annabelle, le trio qui travaille, et partage le week-end les activités familiales. On se reçoit. On s'invite. On se retrouve.

Annabelle, par manque d'enfant, se propose parfois pour garder les petits. C'est formidable d'avoir une amie comme elle. Disponible, drôle, et avec elle, vous êtes certaines que vos maris ne baiseron pas. Elle est vraiment trop

grosse, densité, trop de densité et la peur d'être écrasé par sa graisse.

Et elle est drôle, un esprit si vif que face à elle cette impression parfois d'être un peu bête, de ne pas avoir de répartie suffisante. Trop intelligente.

Elle a une capacité de mémorisation phénoménale.

« Oui, je sais, je retiens, mais m'organiser, c'est compliqué. Je n'ai aucune méthodologie. »

C'est ce que j'aime chez elle, elle dit les choses, elle est très consciente de ce qu'elle est, sans complaisance, sans fausse modestie.

Son bureau ressemble à une pile géante, elle s'y retrouve.

Alors si on désire quelque chose, elle préfère qu'on le lui demande.

Sinon, c'est la tempête qui surgit, elle vocifère qu'elle avait prévenu, elle hurle ! Marguerite la pratique depuis longtemps, le directeur aussi, cette encyclopédie sur pieds. Alors, dans ces cas-là, tous quittent l'étage, en prenant soin de bien fermer la porte qui donne sur la cage d'escalier. Amoindrir les sons. Étouffer ses cris.

Elle se calme en reconstituant la pile qu'elle ordonne à sa manière.

Heureusement pour elle, elle va rencontrer plus tard son double. Ils se ressemblent comme deux jumeaux. Sauf que lui, il ne sera pas, à mon goût, aussi drôle.

J'ai rêvé une vie simple. Femme, enfant, plusieurs enfants. Avec une femme que j'aime et qui m'aime. Christine est mariée. Elle est heureuse sans moi, comblée.

Un soir de semaine, je suis chez moi, seul. J'ai faim. Une envie subite de me manger une bonne grosse andouillette.

Je me rends en courant chez le spécialiste dans le quartier Saint-Jean.

Je vole en pensant à ce régal, mes jambes me transportent à une vitesse éclair, je cours sans effort.

Et là, de l'autre côté de la passerelle, je tombe nez à nez avec le mari de Christine, très affairé à caresser les seins d'une femme.

Ils sont assis sur un banc en bord de Saône, le mari de Christine, Louis, est de profil mais plutôt tourné vers la belle.

Qu'est-ce qu'on peut être con quand on désire, cette sensation, cette impression d'avoir le don d'invisibilité !

Le désir capte et engloutit tout discernement.

Le monde environnant n'existe pas.

Mon envie d'andouillette ne fait pas le poids avec mon désir de guetter le mari de celle que j'aime avec une autre.

Mon lieu d'observation simplissime : le café de l'autre côté de la rue.

La vitrine pile en face du banc. Pas mieux.

La femme est blonde aussi, comme Christine. Mais ses yeux à elle sont noirs. Une fausse blonde sans doute. Elle porte un imperméable court, qui doit arriver aux genoux, une jupe gris foncé, des talons. Quand ils vont se mettre

debout, une tête au moins de plus que ce petit Louis.

Une femme libre.

Alors que très certainement, même à plat, elle est beaucoup plus grande que lui, elle porte des talons, et il veut bien. Être un couple désaccordé sur les codes à la mode ne leur fait pas peur.

Elle est vêtue d'une chemise blanche, à ce moment-là, pour un bon spectateur que je suis, déboutonnée, qui laisse entrevoir un sein. Un sein que Louis pétrit, un sein laiteux.

Les seins de Christine sont plus petits. Elle n'a presque pas de seins.

Leurs baisers sont langoureux, leur désir de sexe est visible, ils s'embrassent tout en se regardant.

C'est elle qui a saisi la main de Louis qu'elle a sans ménagement portée jusque sous son imperméable.

Elle s'est levée d'un bond en riant, a réajusté sa jupe, et s'est jetée à l'intérieur d'un bus.

Louis était toujours assis, je l'ai vu se remettre les parties en place.

Rempli par ce dont je venais d'être témoin, je n'avais plus faim, je suis rentré.

Je n'ai pas dormi. Surexcité.

Je me suis posé la question.

Dire ou ne pas dire.

À Christine bien sûr.

Le lendemain, je suis arrivé tôt au bureau. Je voulais être là à l'arrivée de Christine.

Être capable de reconnaître sur son visage des signes de fatigue, de pleurs, les yeux rougis peut-être.

Être présent si elle téléphonait pour prévenir qu'elle ne pourrait pas venir ce jour, prétextant que sa fille était malade ou que la nounou s'était cassé une jambe, être celui qui répondrait et entendrait sa fébrilité de l'autre côté du combiné. Parce que, bien sûr, Louis était rentré hier soir, et il lui aurait dit, ou bien elle aurait vu, à la façon dont il n'osait plus la regarder les yeux dans les yeux, qu'il y avait quelqu'un...

Elle est arrivée rayonnante dans une robe à fleurs, c'était le printemps qui pointait derrière ce tissu fond blanc, fleurs bleues. Une robe cintrée, sa taille fine, évasée en bas à hauteur du genou. Elle a tourné sur elle-même comme une petite fille, j'ai vu ses bas, sa culotte, blancs, blanche.

Caresser ses fesses.

« Oui, ça m'a plu, ces gros coquelicots bleus ! Depuis toujours, je fais mes robes. Ma tante qui m'a appris. Oui, Marguerite, promis, je t'en ferai une. Oui,

je t'apprendrai, si tu veux. »

Je l'ai regardée à nouveau en me rendant dans le bureau du directeur. Elle était assise, elle avait fait l'amour.

Louis avait dû la baiser hier en rentrant.

Maintenant je peux l'appeler Louis depuis que je l'ai vu dans son intimité, même si je ne lui ai toujours pas serré la main.

Je n'ai rien dit mais j'avais envie.

Parfois j'ai des pensées sadiques, perverses.

Lui faire mal, l'arracher à cet amour qu'elle croit qu'elle a, qu'elle se raconte qu'elle a.

J'ai soif d'absolu.

À cette époque je ne savais pas qu'on pouvait aimer plusieurs personnes à la fois.

Je pensais que c'était ou tout ou rien.

Blanc et noir.

Noir comme les yeux de la maîtresse de Louis, et blanc comme les fesses de Christine.

Un vendredi soir, je suis sorti avec François et la roussette.

Je devrais dire Julia. Elle s'appelle Julia. C'est officiel, ils vont se marier dans quelques mois.

On est sortis tous les trois dîner au restaurant comme chaque fin de semaine.

Ce soir-là, plus émotif que d'habitude, j'ai bu sans doute davantage.

On était assis tous les trois en fond de salle, François et Julia côte à côte, moi face à Julia. Je me souviens que je les regardais, qu'on riait.

Julia nous racontait sa voisine du dessous, Mme Picard.

Une vieille femme qui perdait un peu la tête, et qui se plaignait régulièrement aux uns et aux autres de trouver sa boîte aux lettres défoncée. Et ce matin, Julia a surpris Mme Picard un marteau à la main en train de se déchaîner sur sa propre boîte parce qu'elle ne trouvait pas la clef.

François a mis sa main délicatement sur l'épaule de Julia, elle a penché sa tête contre sa joue, leurs regards tendres et amoureux.

Je me suis mis à pleurer.

Pleurer, je ne me contenais plus. Des sanglots, comme des râles.

Julia et François se sont levés, ils se sont assis tout près de moi.

Leurs corps, comme deux bouillottes de chaque côté du mien meurtri par le chagrin, ont réchauffé mon cœur.

François a commandé une autre bouteille, on a bu, blottis les uns contre les autres comme trois frères de la vie.

C'était doux, amical. Julia, c'est comme un copain parce que Julia c'est la femme de François, et que François c'est mon frère, mon frère choisi.

Je n'ai pas dit son nom, mais j'ai dit que j'aimais une femme mariée.
Je n'ai pas dit non plus tout le plan que j'avais échafaudé dans ma tête.
Est-ce qu'ils l'auraient approuvé ?

Je connaissais leur adresse.
Je me suis posté un matin, un lundi matin, tout près. Sur le boulevard.
Et d'où j'étais, je voyais la porte de l'immeuble sans possibilité d'être aperçu par une fenêtre.
Je ne suis pas leur intime. Je ne suis jamais allé chez eux. Je ne sais pas si l'appartement donne sur rue ou pas.
Christine dit que l'appartement est très calme.
Rue à sens unique, pas de feu, peu de circulation, le bruit c'est très subjectif.

Je m'en rends bien compte ces temps-ci, je suis aux aguets même chez moi.
J'entends mes voisins, alors que jusqu'à aujourd'hui, j'étais toujours surpris quand je les croisais, sur le palier ou dans les escaliers, tant ils sont discrets.
Ils sont vieux, quand il y en a un, l'autre est devant ou à côté. Et ils échantent, parlent sur tout, s'interrogent sur tout, ils rient beaucoup ensemble.
Je me rends compte que je suis très sensible à cet échange : le rire.
J'aime rire aussi.

Mais je suis complexé, je ne retiens pas les blagues, et j'ai peur aussi de ne pas comprendre ce qui est censé faire rire.
Dernièrement, j'ai voulu en raconter une, la seule histoire que j'ai réussi à retenir, et avec laquelle j'ai déjà eu quelques petits succès.
Une fille me plaisait. Une fille, enfin, m'intéressait en dehors de Christine.
Et comme j'avais entendu dire : femme qui rit un pied dans le lit...

C'était à une soirée chez François et Julia.
Une voisine de Julia que j'avais déjà remarquée chez eux à une fête. En plus, Julia m'avait dit que je lui plaisais bien aussi. C'était motivant. Et puis, au moins ce soir-là, je ne penserais pas à Christine et qui sait...
Je suis arrivé avant elle, alors qu'elle habite deux étages au-dessus.
Bon, bref, j'étais motivé. En attendant, j'ai bu, un verre et deux, quelques-uns. J'étais guilleret, je me tenais droit toujours, quand elle est arrivée, j'étais très joyeux. Elle m'a souri. Je vois que je lui plais. Oui.
Des yeux noisette, un corps harmonieux, et cette façon qu'elle a de déambuler d'un groupe à un autre, elle est là, confiante, elle prend l'espace. Bien différente de Christine. Une même façon quand même, de refaire son chignon, avec aisance, tout en s'adressant à vous, c'est charmant. Oui, j'ai bien envie de lui mettre la main dans les cheveux.

On discute un peu, on a du mal à s'entendre, parce que Julia, elle adore

danser, c'est vrai qu'elle danse bien. La musique est très forte. Et avec François, s'ils baisent comme ils dansent, je comprends mieux pourquoi ils sont collés serré dès qu'ils le peuvent. Elle vient le chercher tous les soirs, ils déjeunent ensemble tous les midis aussi. Maintenant je ne vois plus François, je vois François et Julia.

Emma, elle s'appelle Emma, la voisine de deux étages au-dessus, attirante.

On flirte, c'est-à-dire qu'on danse ensemble, en étant très rapprochés, elle rit. J'essaye de l'embrasser, elle rit. Elle dit qu'elle aime bien attendre, que c'est agréable de ne pas donner sa bouche tout de suite.

Oui, je suis d'accord, le désir augmente.

Je suis impatient.

Je ne cherche plus à l'embrasser. Elle a tourné la tête d'un coup.

J'ai suivi son regard, et là, j'ai vu. Une sorte de caricature du blond aux yeux bleus comme elles aiment. Athlétique, des épaules solides, le corps musclé presque trop à mon goût. Mais bon, ce n'est pas moi qui vais le caresser.

Je me demande comment ça fait, les doigts sur cette peau sans souplesse, une surface dure qui doit renvoyer la caresse.

Et là, j'ai assisté quelque temps à leur flirt, et très vite ils se sont rendus dans le petit couloir près de la porte d'entrée, un espace, un renforcement qui sert de placard.

Et j'ai vu le blond caresser Emma, les jambes d'Emma.

Elle a de belles jambes, grandes jambes. C'est drôle, mais là, je remarque d'ailleurs, et peut-être que je ne l'aurais jamais remarqué, si ça avait été moi à la place du blond, parce que je n'aurais pas eu le recul, ou bien même jamais cet angle-là, sur chacun de ses mollets quand elle est en tension, sur la pointe des pieds : une petite fossette, comme on peut en voir d'ordinaire sur certains visages, mais là sur les jambes.

J'ai trouvé ça touchant, émouvant. J'ai regretté un peu Emma.

Alors je suis allé les voir, je pensais que si je faisais rire Emma, j'allais la reconquérir. J'ai raconté mon histoire drôle. D'habitude je la raconte très bien. Mais là, ça a été un désastre. Je m'en suis rendu compte dès les deux premiers mots, je bégayais, mais j'ai tenu à la raconter jusqu'au bout. Ils ont essayé d'être attentifs par politesse, je crois. Ils n'ont pas ri. J'étais exclu. Je suis allé aux toilettes, m'asseoir un moment pour réfléchir tranquillement : partir ou pas. Je n'ai pas eu à m'interroger longuement, l'ennui m'est tombé dessus. D'un coup.

« Ah oui ! Emma avec lui, c'est une histoire qui recommence à chaque fois qu'ils se voient. Ils ont dû coucher une ou deux fois ensemble. Lui, ça l'amuse, elle, elle croit toujours qu'il va succomber, qu'il va quitter sa femme pour elle. C'est toujours pareil. Il va partir, après lui avoir léché la pomme ou autre chose... Et elle, elle va attendre, y croire quelque temps... Et hop ! Dès que c'est

possible ou qu'il y a une éventualité pour qu'elle rencontre quelqu'un d'autre. Par exemple toi, ce soir, ça aurait pu être toi. Et ben non, pan ! Elle s'arrange pour le lui faire savoir. Alors il rapplique. Ça l'excite, lui, elle aussi sans doute, pour faire le coup comme ça, souvent...

Ah mon Antoine !... »

Je suis parti parce que j'ai eu un sursaut d'orgueil, mais surtout cet ennui. Les voir s'embrasser et savoir que c'est parce que je les regardais que ça les excitait encore plus. Je n'ai pas eu envie d'être celui qui mettait le carburant pour une histoire qui n'était pas la mienne.

Avant de partir définitivement, j'ai dit au revoir à François et Julia. Saluer chaque départ, dire au revoir, c'est important, ne pas mettre l'autre dans le manque. Je l'ai fait avec eux mais pas avec Emma, elle ne le méritait pas. Si je pouvais lui manquer, ça me ferait plaisir aussi. Car depuis Christine, c'est la première fois, je crois, que j'ai plaisir à regarder autant un visage. Et peut-être que si un jour elle est invitée chez des gens, c'est moi qu'elle appellera parce qu'elle va se souvenir de mon sens du rythme.

Ce matin, encore à l'affût, près de l'immeuble de Christine et Louis, je me rends compte qu'il est déjà l'heure d'être au bureau.

J'avais oublié. J'avais oublié que j'étais moi aussi fonctionnaire, et que je n'étais pas détective privé, pour pister le mari de la femme que j'aimais, qui ne savait même pas encore que je l'aimais. Me planquer, comme ça, au coin de leur rue, de toute façon, il était trop tard, et c'était ridicule. Christine est déjà au bureau, et c'est elle que j'ai envie de voir.

Je suis rentré dans une boulangerie, j'ai acheté de quoi nourrir l'étage, une brioche rectangulaire, bien moelleuse, pour huit, c'est suffisant. Comme on est cinq, c'est parfait, avec le directeur qui mange pour deux.

Trouver une autre solution : pister Louis depuis son bureau.

Son bureau, près de la gare de Perrache, oui, fonctionnaire comme le père de Christine dans les télécommunications.

J'y suis allé un soir après le travail.

Je l'ai vu sortir en compagnie d'un autre homme. Ils se sont serré la main sur le trottoir. « Bonsoir, à demain. » C'est ce que j'ai imaginé qu'ils se disaient.

Et Louis s'est mis en route, je l'ai suivi, comme je crois qu'on doit le faire, de l'autre côté de la rue, à égale distance. C'est-à-dire que je me suis mis à marcher au même rythme que lui. Je suis obligé de faire des petits pas, oui, je me rends compte qu'il n'est vraiment pas grand.

On a marché comme ça d'un pas tranquille mais certain, peut-être une dizaine de minutes, quinze.

Louis s'est arrêté. J'ai stoppé moi aussi. Je l'ai vu tourner la tête, j'ai suivi son

regard. Et là, je me suis rendu compte, en fait, qu'on était revenus au point de départ.

On est au même endroit. C'est-à-dire que Louis est en faction là où j'étais tout à l'heure avant qu'il ne sorte. Il est en position d'attente, il guette.

Et elle sort, la femme que Louis embrassait sur le banc l'autre soir.

Ils travaillent donc dans les mêmes bureaux, c'est comme ça qu'ils se sont rencontrés, j'en déduis. Comme Christine et moi.

Elle embrasse une collègue, une seule bise : « À demain ! »

Elle fait un signe de la main à Louis de loin, avant de traverser la rue, de le rejoindre en courant.

Ils s'entreignent, ces idiots, pile en face de la porte du bureau.

Le don d'invisibilité.

J'ai besoin d'une confirmation. Un flirt. Ou plus.

Je les suis. Ils ne marchent pas, ils courent.

Elle a de longues jambes, elle a des seins. Eux, je les ai déjà vus sur le banc, un au moins. Mais des fesses aussi. Comme ça, de dos, dans cette course, j'ai le temps de voir quelques détails, dos, jambes, nuque, mains qui se touchent, doigts qui s'enlacent. Très féminine. Pas ronde, mais en rondeur, elle a des formes. Pulpeuse, c'est le mot.

C'est vrai que Christine, elle a un peu la peau sur les os. Sans poitrine.

La grande, elle doit bien envelopper, quand Christine on a envie, elle, de l'envelopper.

Rassurant quand on est un homme de penser qu'on est fort.

Ils ont traversé la Saône par la passerelle qui donne sur Saint-Just.

À cette heure-ci normalement, Christine est au parc avec la petite qu'elle a récupérée chez la nourrice.

Aucune hésitation pour s'engouffrer dans le hall d'un hôtel, une plaque sur le mur à l'entrée indique : chambres à la journée.

Je lève la tête, son nom : l'Eldorado. Ça fait rêver.

J'ai pris le bus, je suis allé au parc.

Je l'ai vue de loin, assise sur un banc, l'enfant qui joue. J'ai fait tout le tour du jardin caché par les arbres. Occupée par les gestes de sa fille, Léa, Christine ne me voit pas.

Des enfants qui jouent, des femmes, que des femmes, et des femmes qui se regardent en train de regarder leur enfant jouer. Elles comparent, se comparent. Quel âge, quel geste, à quel âge, les dents, les centimètres et les kilogrammes, la nourriture, le lait, le soluble et le liquide, les couches, le pot, les nuits avec ou sans sommeil.

Je regarde Christine, et je pense à son mari qui baise.

Et je franchis la ligne à mon retour des vacances d'été, leur fille va avoir un

an, et elle a fait ses premiers pas, seule.

J'ai passé l'été sur l'île à aider mes parents à cultiver une terre qui n'est pas la leur. Cette année encore, le même programme, récoltes et brebis, et fromages et miel. Et mes sœurs avec ma mère, et mon père avec mon frère.

Mon frère soumis à sa femme qui ne veut plus vivre au village. Ils habitent un appartement HLM près de la mer, dans la petite ville à côté. Pour sa femme, c'est plus simple, presque une heure de trajet en moins pour aller travailler, c'est pratique. Oui, sans doute, pour elle.

Mon frère vient d'avoir une fille, il l'a appelée Annabelle. Je me demande si un nom donné entraîne un tempérament, un physique, Annabelle : l'obésité comme celle du bureau ?

Je répète quelques morceaux de guitare entre midi et deux.

Je continue mes cours avec M. Laurentin et j'ai décidé de me faire surprendre en train de répéter quand les filles rentreront ce jour.

Jouer et jouer à être surpris, parce que c'est vrai que j'ai bien progressé aussi.

J'ai repris aussi la mandoline cet été. Tous les soirs, j'ai joué.

Je sens bien les cordes, je les pince avec précision. J'ai la peau des coussinets des doigts un peu plus rêche. Des muscles sur les mains sont apparus. Des muscles dont je ne soupçonnais pas l'existence. C'est M. Laurentin qui m'en a fait la remarque : « C'est bien, je vois tout de suite, pas besoin même d'entendre, pour me rendre compte, si un élève a travaillé ou pas pendant les vacances, à la fermeté de la main quand on se serre la paluche à la rentrée. »

Je suis fier. M. Laurentin est content de moi.

Ce jour-là, je répétais une chanson à la mandoline.

La mandoline, c'est merveilleux. Je vois bien quel effet elle peut faire sur les autres, puisque ses vibrations, ses teintes m'enchangent davantage moi-même chaque jour.

Est-ce que ce qu'on croit pour soi est valable pour les autres ?

Je ne sais pas.

Mais ce jour-là, avec la mandoline, oui.

Charmées, les filles, j'ai vu après une petite démonstration.

J'ai bien sûr d'abord refusé.

Moi : Oh non, ça me gêne.

Marguerite : Ça le gêne, les filles !? Tu sais jouer de la guitare.

Moi : Là, c'est de la mandoline.

Marguerite : C'est charmant, enfantin.

Moi : C'est le côté petit, peut-être, qui fait aussi cette impression, enfin je veux dire par rapport à la taille d'une guitare classique...

Annabelle : Oh, tais-toi, le ténébreux, et chante-nous une chanson du pays.
Nous, il ne faut pas nous en promettre, il faut nous en montrer !
Christine n'a pas dit un mot, elle riait.

J'ai d'abord joué un morceau à la guitare, classique, pas de chanson.

Christine et Annabelle se sont assises le long de la fenêtre de mon côté du bureau. Annabelle sur le bord, et comme son fessier réclame le tout du rebord, Christine a trouvé une place, elle, sur le radiateur en dessous. Marguerite sur une chaise. Moi sur une autre, et j'ai calé deux gros dictionnaires sous mon pied gauche. Le pied en hauteur, ça me donne plus d'équilibre, je suis plus stable.

J'ai repris un morceau que je travaille depuis longtemps, pour me rassurer.

Mes mains tremblent quand même, je sens que je rougis si je lève les yeux vers les filles. Je transpire aussi. Heureusement, je porte une chemise avec un pull en coton, col en V, bleu marine. Je sais que les auréoles sont moins voire pas du tout visibles avec cette couleur sombre, et cette matière aussi.

Je crois que j'arrive aussi à jouer devant elles, devant Christine, d'autant qu'aucune ne pratique un instrument.

Cette chanson-là, je ne savais pas avant de saisir la mandoline que je la chanterais.

Comme le morceau classique les a enthousiasmées, je me suis lancé, comme je peux le faire, d'un coup, je fonce ! Comme lorsque j'ai mordu dans le chou à la crème, je vais un peu au-delà. Et là, les dieux, les muses, les chanteurs morts et les vivants, étaient avec moi. Oui, j'ai chanté comme un dieu !

Je me suis même permis à la fin d'improviser un peu, une envolée, à la mandoline, c'est vrai que ça résonne au cœur.

Elles ont applaudi. J'étais content, oui, tellement heureux que c'est comme si j'étais devenu aveugle, dans une brume. Je ne distinguais plus les visages avec précision, faire le point me demandait un effort.

Annabelle m'a serré dans ses bras, Marguerite aussi.

Christine, non.

J'ai su alors qu'elle serait un jour conquise.

Et ce jour devait être bientôt.

Je n'ai aucune patience. Je ne veux plus avoir aucune patience.

Avec Christine, je veux.

Et je sais que si je n'entreprends pas, il ne se passera rien. Jamais.

Je suis retourné voir Louis et la grande.

Pour l'instant deux fois par semaine, mardi et jeudi, avec certitude et régularité.

Je ne pouvais pas inviter Christine à boire un verre, ça aurait été trop frontal.

Je devais trouver quelque chose de plus subtil, affiner mon plan, élaborer avec discrétion, toujours.

C'était l'anniversaire d'Annabelle, on était début octobre.

J'ai repéré le restaurant. J'ai tenu l'adresse secrète jusqu'au dernier moment.
« Oh oui, c'est excitant de ne pas savoir ! »

Le rendez-vous était fixé pour 18 h 30, en bas devant la porte de l'administration.

Les conjoints bien sûr étaient invités. Mais comme Annabelle est célibataire, Marguerite a proposé que chacun vienne finalement seul. C'est moi qui lui ai soufflé l'idée de venir sans femme ni mari, par égard pour la fêtée.

Tous ont joué le jeu, pas François, mais ça, on le savait. François sans Julia, ce n'est pas possible. Et c'est ainsi. Et c'est bien.

Le restaurant, un bouchon lyonnais : le Roi de l'andouillette, chez Bobosse.

Nous étions sept, François et Julia, Marguerite, Annabelle, Christine et moi, et M. Laurentin. Il est seulement venu prendre l'apéritif avec nous. Ce n'est pas possible pour lui de rester plus longtemps, avec les enfants, le soir, les devoirs et les bains.

19 heures. On y était ! Une grande table le long de la fenêtre. Honneur aux dames !

Marguerite, Annabelle et Christine face à la Saône. Ah oui, quelle vue ! François et Julia, et Laurentin, de l'autre côté. Et moi, je préside.

J'ai décidé que c'est moi qui offrirais l'apéritif, et pour l'apéritif du champagne !

C'est vrai que tout de suite ça a donné un petit coup de pouce de joie, des rires qui ont fusé.

19 h 15 : le rituel de l'ouverture de la bouteille.

Le serveur fait sauter le bouchon. Dans la salle, tout le monde applaudit !

Christine se blottit tout contre Annabelle, toutes les deux se cachent les yeux, la peur de se prendre le tir et de devenir borgne.

Le bouchon a ricoché dans la salle, ding dung dong, l'écume jaillit, les verres se tendent et nous de trinquer, les yeux dans les yeux, et de chanter : Joyeux anniversaire !

C'était bien que ça se passe ainsi. M. Laurentin était présent, il nous a donné le *la*, et tous au diapason on a entonné en chœur !

J'entends la voix de Christine au-dessus de celle des autres. Sa voix chantée plus grave que sa voix parlée.

Le choix du menu avait été établi avant : cervelle des canuts en entrée, une sorte de fromage blanc salé avec de la ciboulette hachée menu, et comme plat de résistance andouillette avec gratin dauphinois, et dessert du chef ! Du vin rouge, je crois que c'était du brouilly ou du fleurie, un beaujolais en tout cas, beaucoup.

Je portais mon regard sur la droite, sur la gauche, sur Christine et sur ma montre.

19h40. On était jeudi.

Ce soir, Julia est à la gauche de François. Donc si le couteau n'est pas nécessaire, dans la main gauche de Julia la fourchette et dans sa droite la main de François. Et symétriquement pour François : dans sa main droite sa fourchette à lui et dans sa main gauche la main de Julia. Un couple assorti. Une entité. Très respectée. D'ailleurs à table tout le monde s'adresse à eux en disant vous, et que ce soit François ou Julia qui réponde, ils disent : nous.

20 h 15, les andouillettes, les fameuses !

Un régal. Christine est toute fine mais quel coup de fourchette elle a !

« Hum, je me régale !

– Moi aussi !

– Oh pardon, je pensais que je pourrais mais je ne peux pas en fait. Non, je ne peux pas, cette odeur ! C'est vraiment spécial. »

Annabelle, c'est Annabelle qui avoue qu'elle n'aime pas les andouillettes. Personne n'a pensé à lui demander si elle aimait ce qu'on avait choisi pour son anniversaire.

« Oui, personne n'a demandé parce que je suis grosse et que tout le monde pense que je mange tout et de tout, eh bien, non ! Ah ! Cette odeur de pipi !

– Oh ! Arrête, tu vas nous dégoûter !

– J'espère bien ! »

20 h 30. Je sais que le dernier bus pour Tassin est à 21 heures.

Les lumières de la ville sur le quai se sont éclairées même s'il fait encore jour à cette époque de l'année. Entre chien et loup. Vérifier d'où vient cette expression, un conte, une légende ? Parce qu'on ne peut pas être bien sûr de distinguer avec certitude ce que l'on voit, dans les moindres détails.

20 h 45, le dessert.

Anniversaire, mariage chez Bobosse, c'est la pièce montée !

Une montagne de petits choux à la crème recouverts d'un caramel qui luit à la lueur des trois bougies installées au sommet. Parce que jamais deux sans trois et que l'âge d'une jolie demoiselle ça ne se demande pas.

Le patron du restaurant a éteint la salle, seules les bougies éclairent le visage d'Annabelle. En un souffle, le noir complet se fait.

20h55, François se met debout pour porter un toast à Annabelle, la lumière à nouveau dans le restaurant, tous les visages sont levés vers lui.

Sauf un.

Deux, je devrais dire.

Je regardais Christine et je n'ai pas eu besoin de tourner mon visage du côté de la rivière, là où elle pouvait voir le couple avancer avec légèreté bras dessus, bras dessous, s'enlacer et s'embrasser, se poster sous l'arrêt du bus qui allait enlever la grande des bras de son cher et tendre.

Le jeudi, Louis, il boxe, deux entraînements depuis l'adolescence, beaucoup trop d'énergie, il faut qu'il dépense.

Ses yeux fixés sur les amants de l'autre côté de la vitre, en apnée, je pense qu'elle a cru qu'elle s'était absentée une éternité, elle a fait bonne figure.

Elle a tourné la tête vers les autres convives comme pour vérifier si quelqu'un avait vu aussi.

J'ai baissé les yeux rapidement, je ne voulais pas qu'elle me voie.

Je ne voulais pas qu'elle sache que j'avais été témoin de cette trahison.

Elle s'est levée. « Je reviens. » Elle l'a dit comme dans un murmure, personne n'a fait attention.

Quand Christine est sortie, elle s'est postée face à l'arrêt du bus, Louis était déjà loin sur la passerelle, à mi-chemin de l'autre rive. Et le bus emportait la grande.

Elle est restée comme ça un moment de dos, elle a défait ses cheveux, une cascade blonde. Elle s'est accroupie. Pliée en deux. Ses jambes disparaissaient sous sa chevelure.

Elle n'a pas bougé. Longtemps. Le temps de manger le dessert.

21h15. Christine revient s'asseoir. Le patron nous offre un digestif.

Elle le boit d'un coup sec. « C'est pas raisonnable ! Mais qu'est-ce que c'est bon. »

Elle était restée dehors si longtemps, les yeux ne marquaient pas les pleurs. Elle n'a peut-être pas pleuré.

Les yeux ne sont pas rouges, et pas de trace de maquillage qui aurait coulé.

21 h 40. Un groupe uni qui a pris le chemin du retour ensemble. Habitant tous dans le même quartier. Un retour à pied pour une promenade digestive, après tout ce qu'on venait de se mettre, s'imposait.

Nos pas, dans ceux de Louis, je l'imagine à quelques rues de nous. Christine aussi sans doute. Nos pensées à l'unisson.

La passerelle, la montée de la Tourette, le boulevard. Un premier arrêt pour Annabelle, un autre pour François et Julia, puis Christine et enfin Marguerite. Et moi.

J'ai guetté à nouveau le lendemain des signes, j'attendais que Christine s'effondre, lâche quelque chose au bureau, se confie aux filles.

Rien.

J'ai pensé qu'elle allait enquêter. Oui, comme elle est intelligente, elle allait vérifier. Attendre le jeudi suivant, c'est long ! Je me suis souvenu qu'il avait deux entraînements de boxe par semaine. Oui, c'est vrai, c'est le mardi et le jeudi qu'ils sont à l'Eldorado avec sa collègue.

Alors le mardi, je me suis arrangé pour emboîter le pas de Christine.

J'ai été bien embêté quand elle est montée dans un taxi, et qu'il n'y en avait pas d'autre en attente du client.

Le plus simple, je me suis dit, c'était de me rendre directement vers l'Eldorado, je pouvais trouver une planque facile. Et surtout arriver avant tout le monde. Si c'est bien ça que Christine avait décidé d'entreprendre, et si le couple allait bien faire le chemin espéré.

Pour plus de sécurité, j'ai choisi de m'arrêter dans un café à mi-parcours, ce qui me permettait d'être en place sans la crainte d'être vu. Au cas où Christine, on ne sait jamais, connaisse le lieu des ébats, et qu'elle s'y déplace directement.

Un petit café comme je les aime bien, tenu par une dame, des chaises en bois, et des tables recouvertes de toile cirée, des bouquets de fleurs sur chacune.

« Ma passion. J'ai un petit jardin ouvrier, enfin un jardin qu'avait mon père par la ville, je me suis arrangée pour le garder quand il est mort. Je cultive mes fleurs. Avec mon mari, on partage ça en commun. Lui, c'est les légumes, et moi, les fleurs... Oui, midi et soir, plat unique, on fait comme ça. C'est bien. Ça nous convient bien à nous. Ici avec la rénovation du quartier, ça va, il y a du mouvement... »

Je pose des questions. Je pose des questions souvent pour éviter qu'on m'en pose, classique. Heureusement un habitué prend le relais, et la conversation se poursuit sans moi, ça m'arrange, pour une fois, je trouve ça bien d'être exclu.

Je suis tout tendu vers la rue qui fait face au café. Une rue en pente. Ils apparaissent. Ils marchent d'un même pas, leur taille enlacée, et ils parlent, qu'est-ce qu'ils parlent !

Ils sont comme deux petits points au loin. Ils se rapprochent. Quand ils sont presque face à moi, ils traversent la rue et tournent sur la droite, oui, l'hôtel est là, dans cette rue, un peu plus loin sur le trottoir de gauche.

Christine aura le temps de les voir entrer parce qu'elle arrive d'un pas rapide, elle se met à courir et arrive à l'angle au moment où ils s'engouffrent dans l'hôtel.

Elle passe devant, regarde la plaque, lève la tête, l'Eldorado.

Elle poursuit son chemin, elle marche, ses mains disparaissent, ses doigts effleurent son visage. Ses gestes sont de plus en plus brusques, ses pleurs sans doute plus forts aussi. Je suis trop loin. Je ne les entends pas.

Elle passe le pont. Elle monte dans un bus, s'assoit, le visage baissé. Terminus plateau de la Croix-Rousse. Elle n'a pas levé les yeux, pas une seule fois, de tout le trajet. Personne ne la regarde non plus.

Est-ce qu'elle est transparente pour que personne ne lui jette même un coup

d'œil ?

Elle cogne maintenant à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, une femme, la nounou, peut-être, lui passe sa fille par la fenêtre directement. Christine sourit, remercie.

Son visage n'indique aucun chagrin.

Deux porches et elle est chez elle, chez eux.

Ensuite tout est allé très vite.

Les jours qui ont suivi, Christine n'est pas partie déjeuner avec les filles.

Elle est restée à sa place, elle s'apportait de quoi manger au bureau.

Souvent entre midi et deux, normalement je répète, je travaille ma guitare. Les premiers jours, je n'ai pas osé. Quand Laurentin est venu me donner ma leçon, elle s'est éclipsée dans le bureau du directeur.

Les jours d'après, elle m'a dit de faire comme si elle n'était pas là, de continuer à m'entraîner. Elle m'a proposé aussi de quoi déjeuner : elle troque un repas contre un concert en répétitions !

Jouer, pour moi, c'est très intime, m'autoriser à me tromper devant Christine, c'était la révolution.

J'ai surpris son regard quand j'ai fait une fausse note.

J'ai relevé la tête vers elle rapidement, elle me fixait. Elle a plongé au cœur par ce regard. Elle s'est levée, approchée. Elle a dit qu'elle ne voulait pas qu'on se parle, que ça ne servirait à rien, qu'elle voyait bien qu'elle me plaisait, que moi aussi, je l'intriguais. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas aller à l'hôtel, que si je voulais bien chez moi, ce serait plus simple. Elle m'a dit que ce soir-là elle pouvait, m'a demandé mon adresse, et qu'elle y serait à 17 h 45.

J'étais fasciné. Tout ce que j'avais espéré ces mois derniers. Dans quelques heures, cette femme que j'avais rêvée serait chez moi, dans mes bras.

Elle pouvait venir le mardi et le jeudi, si bien sûr ça me convenait aussi.

Je n'ai pas dit non.

Elle n'a pas menti.

Elle n'a pas parlé.

On se retrouvait chez moi. Je lui ouvrais la porte.

Les premières fois, on se déshabillait sans se regarder, chacun de son côté.

J'étais en fait assez timide, la tenir dans mes bras m'excitait, mais j'avais peur de la brusquer. Nos mains sur nos peaux hésitaient, nos doigts légers.

Et petit à petit, nous nous sommes déshabillés mutuellement, rapidement ou au contraire lentement, décidant d'enlever ou pas le tout.

Elle n'a pas menti quand elle m'a dit qu'elle avait décidé de se laisser conquérir. Et même qu'elle avait fait ce choix quand elle a découvert que son mari avait une double vie.

Elle sait qu'elle peut me le dire, parce qu'elle a vu mon regard au restaurant, elle sait que je la dévisageais quand elle les a vus la première fois.

Elle peut me faire confiance puisque je n'ai rien dit, puisque je n'ai pas cherché à profiter d'elle, n'est-ce pas ?

Elle ne savait pas et venait de découvrir le plaisir physique, dans mes bras, nos peaux qui parlent, n'est-ce pas ? Sous son emprise, j'ai épousé son rythme, ses possibles, ses envies. Elle criait fort quand elle jouissait, et parfois ça nous faisait beaucoup rire.

Avec elle, j'ai pris confiance en mon corps, j'ai osé me promener nu. Chez moi, même seul, je ne me le permettais pas. J'aimais regarder son visage, nos mains entrelacées. Loin des acrobaties, nos corps comme emboîtés, compacts, un. Un rythme commun. Le moment présent.

Sachant que le don d'invisibilité n'existait pas, on ne partait jamais ensemble. Christine me rejoignait chez moi.

Un autre précepte mais qui était très dur à tenir, aucun geste affectueux pendant le travail. Aucun rapprochement physique, la peur de l'attraction qui nous accrocherait l'un à l'autre, et révélerait notre amour.

Christine tenait terriblement cette distance.

J'étais dérouté souvent. Je la regardais déposer ceci, ranger cela. Je l'écoutais s'adresser à moi. Et j'en arrivais même parfois à douter de ce que j'avais vécu la veille au soir.

Parfois, je descendais avec elle les escaliers de mon immeuble. J'attendais un moment, qu'elle ait le temps de s'éloigner, pour oser sortir dans ma propre rue.

Parce que je ne voulais pas, je ne pouvais pas rester seul chez moi après son départ. Son odeur sur moi, je la conservais avec joie un soir, alors que le lendemain, je me frottais jusqu'au sang pour dégager ma peau de son empreinte.

J'étais parfois capable de changer les draps du lit en pleine nuit, je ne supportais plus de la respirer alors qu'elle était absente.

Je n'ai pas dit à Christine mes chagrins.

J'avais peur de la faire fuir si je lui racontais mon manque d'elle.

N'avait-elle pas une famille qu'elle retrouvait le soir ?

Suivre le rythme des entraînements mardi et jeudi comme Louis, c'était périlleux.

Parce que bien sûr, un mardi, l'entraînement a été annulé, et Louis n'a trouvé ni sa femme ni sa fille à la maison.

Il s'est fait un sang d'encre.

Le lendemain en arrivant au bureau, j'ai compris qu'il s'était passé quelque chose à la manière dont Annabelle m'a demandé si j'avais bien dormi. Elle a un peu plissé les yeux, m'a regardé avec des yeux ironiques, mais sans le ton.

Christine m'a proposé qu'on se retrouve chez moi pour le déjeuner.

J'ai eu peur toute la matinée. Une boule au ventre, je me suis précipité plusieurs fois aux toilettes, j'avais la diarrhée.

Pendant le trajet jusqu'à chez moi, j'avais l'impression que mes jambes ne me tenaient pas, que mes hanches ne s'articulaient plus, il me devenait de plus en plus difficile de ralentir le rythme de mon cœur. Paradoxe, cœur rapide, jambes molles. C'est vrai que le sport, ce n'est pas mon fort.

Midi ce n'était pas notre heure. Christine voulait rompre.

Mais c'est notre heure désormais, si je le veux bien.

Quand elle était rentrée le soir, Louis était déjà chez eux.

« Avant c'était simple, tu comprends, je n'avais pas à mentir puisque je savais qu'il rentrerait après moi. Je faisais silence. Hier, j'ai menti. Alors ce matin, je me suis confiée à Annabelle, tu comprends. Si jamais elle croise Louis, un de ces jours. Pardon, j'ai dit notre secret à Annabelle. Parce que j'ai dit à Louis que j'étais avec Annabelle hier soir. Que je l'aidais à faire une robe, parce qu'elle avait rencontré quelqu'un. Oui, ça, c'est vrai, elle a rencontré un homme à la chorale, Jean-Paul. Bon, ça, c'est secret, tu ne répètes pas, t'attends qu'elle t'en parle. J'ai préféré mentir à Louis, tu comprends, mais pas à Annabelle. Annabelle, je ne peux pas, c'est mon amie. C'est comme une sœur pour moi. Tu sais, moi, je n'ai pas eu de sœur, alors les amies, c'est sacré. Toi, t'es pareil, avec François, t'es pareil... »

Elle me regardait pour avoir mon assentiment. Je ne disais rien parce que j'attendais la suite. J'attendais qu'elle me dise qu'elle avait décidé de ne plus me voir parce que ça lui faisait de la peine de mentir à Louis. Elle ne me l'a pas dit.

Parce que moi un jour, je pourrais être Louis, c'est ce que je voulais : être son mari. Alors qu'elle lui mente comme ça, pour être avec moi, ça me peinait aussi. Ça me mettait en rage à l'intérieur parce que je ne supporterais pas qu'elle me mente.

Mais qu'elle entreprenne tout ça, qu'elle pense à mettre Annabelle dans la confidence, qu'elle s'allonge contre moi, qu'elle me mette ses bras autour du cou, et qu'elle m'offre sa bouche, je suis heureux. Je suis là, je la tiens dans mes bras. Et le temps présent à nouveau. Je la caresse et mon corps réagit à ses mains. Je frissonne. J'ai la chair de poule. Ses seins pointent sous mes dents. Je la mords dans le cou. Elle crie. Je jouis en elle.

Nous n'avons pas déjeuné.

L'après-midi au bureau, je flottais, je disais oui à tout, je me suis vite rendu compte que je ne retenais rien, quand le directeur m'a réclamé deux fois le devis concernant l'installation de la salle pour les cours de chimie.

Je suis pétri par le bonheur de connaître Christine et mon cœur se fissure qu'elle soit la femme d'un autre.

« On s'est dit au revoir, à demain, comme deux collègues de bureau. Je suis rentré chez moi seul, on s'est pourtant vus à midi, et on va se retrouver demain, mais aujourd'hui, c'est jeudi, et tu n'es pas là, mon amour. »

J'ai griffonné rapidement ces mots dans un carnet, ce n'est pas un journal intime. C'est un carnet dans lequel je note des chansons que j'ai entendues, des noms de morceaux que j'apprendrai un jour, des lectures que je vais peut-être effectuer, le mardi et le jeudi soir. Je colle aussi les places de cinéma. J'aime bien faire ça. Comme ça en déroulant rapidement les feuilles du carnet, je vois les titres des films qui apparaissent les uns après les autres, et un film qui est le mien se met en place dans ma chambre.

Je ne suis plus seul.

Je me souviens de ces amants au clair de lune, des baisers dans les champs, la tableée au bord de la rivière, le visage de l'homme, le visage au vent, son visage plein de sueur, ce bal populaire, les plumes au vent sur les chapeaux des mousquetaires au galop...

J'ai envie de faire de beaux rêves.

Je suis avec Christine dans un grand lit à baldaquin.

Christine me promet une surprise, si je ferme les yeux. Quand je les rouvre, elle tient un fil, à son bout une ampoule. Je ferme à nouveau les yeux, j'ouvre : une seconde ampoule. Je ne peux pas m'arrêter d'ouvrir et fermer les paupières. Et les ampoules sont de plus en plus nombreuses et Christine de plus en plus éloignée. Elle est maintenant suspendue au plafond. Elle s'agrippe à un bouquet de lampions qui clignent. Deux lions rugissent et marchent, les pattes posées sur le plafond, leurs corps à l'envers. À mesure qu'ils avancent, ils dévorent les ampoules, se rapprochent de Christine, elle me sourit.

J'ai fait un mauvais rêve.

Je ne vais pas le raconter à Christine.

J'ai peur de lui faire peur. J'ai peur que ça nous porte la poisse. Je suis plein de superstitions. Je me sens enrhumé. Je n'ai même pas chaud. Je mets un pull. Un gros pull. J'enfile un pantalon. J'ouvre la fenêtre, il neige.

Il fait nuit, c'est l'hiver.

Il ne fait pas si froid. Le thermomètre que j'ai installé sur le rebord de la fenêtre indique 1°C.

Le silence de la neige qui tombe.

Je suis dehors sur le boulevard, près du plateau, et je marche dans la nuit.

Comme si j'étais le premier. Mes empreintes de pas essoulées sur le trottoir.
Deux empreintes pour un seul homme.

Je regarde et j'imagine celles de Christine, et suivent dans mes pensées celles d'un enfant, d'un deuxième, d'un troisième, je rêve d'une famille nombreuse. Pour la première fois avec une femme, j'ai envie d'avoir des enfants. Il fait nuit, il neige, et nous cherchons à faire disparaître l'ombre de nos corps derrière celle du lampadaire.

Que s'est-il passé ensuite ?

Christine est rentrée un soir chez elle. Elle a dit à Louis qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle ne savait plus quoi faire, qu'elle avait besoin de prendre du recul.

Il n'a pas supporté, il a dit que si elle faisait ça, il se tuerait, qu'elle ne pouvait pas l'abandonner. Christine lui a demandé d'arrêter d'être comme un enfant. Qu'ils avaient un enfant, qu'elle n'en avait pas besoin d'un deuxième à la maison. Qu'il savait être un homme quand il le voulait, qu'elle préférerait ne pas rentrer dans les détails avec lui. Elle aussi, elle connaissait les joies de l'amour ! Qu'elle savait ce qu'il pouvait vivre, qu'elle comprenait, que la comédie avait assez duré.

Alors il l'a attrapée par les cheveux, elle s'est dégageée, ils n'ont poussé aucun cri.

Il avait dans sa main comme un scalp de Christine, sa tête saignait.

Elle a pris sa fille dans ses bras, elle est partie.

Quand elle a frappé à la porte, j'ai d'abord entendu les pleurs d'un enfant.

J'ai ouvert et j'ai vu Léa, le visage de l'enfant en larmes, et celui de Christine, le sang qui coulait. Elle m'a dit : « Tout va bien. Ne t'inquiète pas. »

Léa avait faim.

« Une purée, oui, une purée c'est bien, et si tu as des pommes pour une compote, ce sera très bien. »

J'obéissais aux ordres de Christine.

Je la regardais se laver le visage. Le sang qui s'écoulait dans l'évier, l'eau rouge. De l'eau oxygénée, de l'alcool, je n'avais rien de tout ça.

Le sang, je ne supporte pas la vue du sang.

L'enfant, assise à même le sol, hurlait, les bras tendus vers sa mère. Je n'ai pas pensé à la prendre dans mes bras, je ne savais pas.

« Je vais te raconter. Il faut qu'elle mange, après elle dormira et je te raconterai, je vais te raconter. »

Elle m'a demandé un foulard, elle l'a noué comme un fichu autour de sa tête. La plaie a disparu.

Christine a donné à manger à Léa.

Elle l'a lavée rapidement, une petite toilette pour un meilleur sommeil.

Je l'ai regardée coucher l'enfant. Je rangeais les vêtements empilés sur la chaise. J'essayais d'être efficace, quand je prenais une chose, une autre m'échappait des mains.

« Dans le lit, si tu veux bien, je peux la coucher dans le lit ? »

J'étais comme sonné par cette arrivée.

Et l'enfant dans mon lit, Christine mon amour dans la nuit, je me demandais si c'était réel.

J'ai tiré le dessus-de-lit d'un coup, les voiles de la fenêtre se sont envolés dans la pièce, ils ont un instant enveloppé Christine et Léa.

Léa rit. Christine s'allonge près de l'enfant.

Elle lui a raconté une histoire, l'enfant guettait mes allées et venues dans la pièce à côté. Je voyais son regard quand, passant devant la porte de la chambre, je jetais un œil rapidement sur le couple mère-fille.

Et l'enfant s'est endormie.

J'ai été le premier surpris que Christine ne s'adresse pas à moi en chuchotant quand elle est venue me rejoindre dans la cuisine. J'ai toujours cru que c'était comme ça qu'il fallait faire. « Oh non, tu sais, elle a un sommeil de plomb. Et depuis qu'elle est née, je l'habitue à dormir, à s'endormir n'importe où. »

J'ai ouvert une bouteille de vin rouge.

Je sers un verre à Christine, elle remarque la table que j'ai dressée, elle esquisse un sourire sans force.

L'eau, dans le faitout, est en ébullition, je sais qu'elle n'a pas faim, je décide quand même de faire cuire des spaghettis pour deux.

Elle s'assoit, elle se mord l'intérieur de la joue.

« J'ai eu peur. »

Ensemble, ces mots nous les prononçons.

Je m'approche, elle pose sa tête contre ma hanche, je lui caresse le dos. Le temps passe. Les pâtes sont trop cuites.

On finit la purée de la petite.

Je n'ai pas faim non plus.

Je suis parti dans la nuit récupérer les clés et la voiture de François.

Ils ont eu peur eux aussi quand j'ai appelé chez eux.

« Christine et la petite, je vais les emmener chez les parents de Christine.

Je vous raconterai plus tard. Je ne sais pas, demain ou après-demain, je vous ramène la voiture. Le plus tôt que je peux. »

Je n'ai pas voulu dire parce que j'avais peur, si jamais je rentrais dans les détails, de me vider de mon énergie, de laisser ma peur m'envahir, de devenir incapable d'aider Christine, de secourir mon amour.

François et Julia, en peignoir gris tous les deux, blottis l'un contre l'autre

dans le chambranle de la porte, ils m'ont encouragé par leurs sourires aimants.

Je revois le visage en sang de Christine, j'évacue la pensée en comptant mes pas jusqu'au véhicule. Je me concentre sur la conduite. Garer la voiture au plus près de l'appartement. Demain au réveil de Léa, nous partirons dans le département voisin, chez les parents de Christine. Trois heures de route.

Oui, c'est bien, on y sera pour le déjeuner, la sieste de l'enfant.

Louis doit errer chez les amis communs.

Si c'est chez Annabelle, c'est une amie, elle ne dira rien. Elle va saisir que quelque chose s'est passé.

Elle va comprendre qu'il faut laisser le jour pointer, que la nuit porte conseil. Et elle va faire parler Louis, elle va le faire boire. Du rhum. Il va révéler les coups portés, elle va l'assommer d'alcool, il va s'écrouler sur son canapé. Gagner du temps pour Christine, lui dire qu'elle a trouvé un refuge qu'il ne connaît pas.

Annabelle sait qu'elles sont avec moi, elle ne dira rien.

Elle s'est assise dans un fauteuil qu'elle a calé devant la porte d'entrée.

Si Louis se réveille, et qu'il veut sortir, elle trouvera une autre solution.

S'il le faut, elle l'assommera avec un marteau. Elle en a un, planqué dans son corsage, généreux décolleté, enfin découvert récemment par Jean-Paul, l'homme de la chorale. Si elle devait écraser la boîte crânienne du mari de sa meilleure amie, elle pourrait justifier la légitime défense.

Elle le sait, et elle s'endort.

Nous avons dormi un peu nous aussi.

L'enfant dans les bras de Christine, et Christine dans les miens.

J'ai senti les sanglots de Christine traverser son dos, des soubresauts.

Des pleurs silencieux. Je la serrais un peu plus alors, et ses pieds sur les miens reposaient un peu plus fort aussi.

Il fait nuit, nous décidons de partir avant même le réveil de Léa.

Je conduis. Christine s'installe à l'arrière avec la petite. Léa dort la tête posée sur les jambes de sa mère.

Le marché se met en place, des camions de primeurs, des cagettes qui circulent de bras en bras.

Nous n'avons échangé que quelques mots, l'itinéraire, c'est tout : direction Roanne, puis les monts du Forez, arrivée Noirétable.

La ville est encore éclairée par les lampadaires quand nous la traversons.

Sur l'autoroute, le jour pointe, je roule à vive allure.

Nous n'échangeons aucun mot. Christine me regarde dans le rétroviseur, elle sourit, mais ses yeux restent tristes.

Son visage est tendre, doux. Un torchon de cuisine comme un turban autour de la tête, à petits carreaux comme chez Bobosse. Ses yeux paraissent encore plus grands, bleu sombre presque noir.

À présent sur une voie rapide, je double les camions, la voiture vibre, je maintiens ma ligne, je me rabats. Je ne cède pas à l'attraction de ces carlingues. Comme un sentiment d'un petit exploit d'avoir résisté à l'aspiration de ces grosses baleines terrestres, je jette un œil dans le rétroviseur. Et nous pouffons ensemble, devant ce sentiment dérisoire, de vaincre une autre peur que celle qui nous a tараudés cette nuit, la venue possible de Louis.

L'allure est moins vive désormais, une route départementale, qui grimpe, des virages, et des arbres qui se font de plus en plus nombreux, sombres, majestueux, une arrivée à un col, nous stoppons.

Un parking en terre, un plateau sans arbre.

Le froid nous saisit, le vent surtout. Il souffle et nous vacillons. Léa se cramponne à sa mère.

Je m'éloigne pour uriner.

Christine fait quelques pas avec sa fille, elles ramassent quelques petits cailloux, qu'elles s'amuse à compter.

Je prends le relais, Christine disparaît derrière un bloc de rochers. Léa est inquiète, et commence à pleurer et à réclamer sa mère. Christine la rassure toujours cachée par le monticule de pierres. L'enfant se calme quand Christine se relève, sa mère est à nouveau dans son champ de vision. Elle ne pleure plus, et fait quelques pas avec moi.

Je suis grand, je me courbe pour maintenir sa main dans la mienne. Une main potelée, une peau douce. La peau de bébé, je ne me souvenais pas de cette douceur-là.

C'est là-bas sur le versant en face derrière les hauts pins, c'est là-bas, l'autre refuge.

Une mer de sapins au loin.

Du haut du col, nous plongeons dans la vallée, le soleil présent à l'arrière de la voiture, l'habitacle se réchauffe.

Je n'ai pas réussi à trouver comment marchait le chauffage. Nous nous sommes enroulés dans les couvertures qui recouvraient les sièges. Je m'arrête pour nous en délivrer et acheter pain et confiture fait maison à Feurs.

Un arrêt rapide au centre de ce grand village, une grande place carrée en terre battue, entourée de platanes, rassurants troncs.

Nous petit-déjeunons sur un banc. Notre trio intrigue. Des Foréziens qui viennent aussi chercher leur pain frais, mais pour un petit déjeuner privé chez

eux. Avec Christine, nous regardons les gens intrigués par notre trio, nous nous observons simplement l'un l'autre, sans signe extérieur ni de surprise, ni de peur, ni de joie. Nous sommes là. Nous mangeons.

Nous reprenons la route.

Léa s'endort avant même la sortie du village.

Christine vient coller sa tête tout contre la mienne.

Le voyage se poursuit.

Elle m'embrasse tendrement la joue. Je conduis, je ne peux pas répondre à ses baisers. Je lâche de temps en temps le volant, et ma main droite lui caresse la joue.

Noirétable est à dix kilomètres

Nos regards pointés vers l'avant sur la route.

Nos corps sont séparés par le fauteuil, ses bras m'entourent.

Il n'y a pas la place pour l'érotisme.

Le panneau du village.

« Continue tout droit. Là, à droite... Non, ce n'est pas grave, là on peut faire demi-tour... Tu fais le tour de la fontaine. Oui, tu peux... C'est la maison, là, avec le balcon en fer forgé... »

Je stoppe.

Léa dort toujours, elle ronfle légèrement.

Je regarde Christine dans le rétroviseur. Elle se mord l'intérieur de la joue, elle ne trouve pas les mots, moi non plus. Je me retourne sur le siège, je suis face à elle. Je prends sa main, lui embrasse la paume.

« Tu vas me manquer, Je vais rester quelque temps ici. Ici, il ne pourra pas venir, il n'osera pas. Tu sais, c'est comme un fils pour eux, Louis... Mon père, je sais que ça va lui faire de la peine, je suis sa princesse, quand il va voir mon crâne. Je peux te dire que Louis, il ne mettra plus les pieds ici... »

Christine pleure, de grosses larmes.

Je me tortille pour accéder à la poche arrière de mon pantalon. Je lui tends un mouchoir, elle se mouche. « Comme une trompette. » Elle sourit, les larmes me montent aux yeux, c'est mon visage maintenant qu'elle caresse de ses deux mains.

Léa s'est réveillée, elle a hâte de sortir, s'essaye à ouvrir la portière à l'arrière, de son côté.

Je les regarde s'éloigner. Je suis resté dans la voiture. J'observe leurs moindres gestes.

Christine aide Léa à grimper les escaliers extérieurs qui accèdent au balcon.

Elles n'ont pas terminé l'ascension que la porte vitrée s'ouvre. Une femme un peu ronde apparaît, la surprise se lit sur son visage. Elle tourne la tête vers l'intérieur, appelle sans doute le père de Christine, je n'entends pas.

La femme se baisse à la hauteur de Léa qui se cache un instant derrière les jambes de sa mère avant de rejoindre les bras tendus de cette femme qui lui sourit pleinement. Elle se relève avec la petite dans les bras, rentre dans la maison.

Christine se tourne vers moi, elle reste un instant, elle s'entoure de ses propres bras, s'entreint. Ses lèvres bougent. Elle ferme les yeux : « mon amour mon amour », ou bien « mon amour, adieu », ou bien « tu es mon amour ». Je sais qu'elle prononce « mon amour ». Je lui fais signe que je ne comprends pas, je m'apprête à ouvrir la portière.

Elle redescend les marches rapidement.

Je baisse la vitre pour un baiser. Elle plonge son buste dans l'habitacle. C'est un flux qui me submerge : « Antoine, je suis enceinte, je suis enceinte, c'est toi, je sais que c'est toi, souviens-toi notre étreinte, mon amour, pense à nous... » Elle met un doigt devant sa bouche pour faire chut ! Je suis ahuri.

« Je le sais depuis deux mois dans deux jours... Ça va nous donner des forces, mon amour... »

Et elle m'embrasse sur la bouche, je cherche à l'étreindre, je passe mon buste par la fenêtre, elle échappe. Et elle remonte les escaliers rapidement, disparaît à l'intérieur de la maison paternelle.

Je murmure moi aussi « mon amour », elle ne peut pas m'entendre.

Je démarre la voiture. Je pars en marche arrière. Je n'ai pas le choix, la maison est au fond d'une impasse.

Je roule, les sapins sur le bas-côté, les cimes des arbres qui dansent enlevées par le vent.

Au col, un brouillard à couper au couteau, des points lumineux jaunes au loin qui sont voiture, camionnette ou autocar seulement quand ils arrivent à ma hauteur, pour redevenir, une fois dépassés, à nouveau des points lumineux, cette fois rouges.

À Feurs, le soleil surgit. Je n'ai pas de lunettes de soleil, et le pare-soleil ne suffit pas. Je plisse les yeux, relève la tête, tends le cou pour éviter l'éblouissement.

À l'entrée de Lyon seulement, je remarque que la voiture possède une radio. Je cherche une station, une musique, j'essaye une, et une et une autre encore. J'éteins quand la voiture s'engouffre dans le tunnel, la musique est inaudible.

Il est midi et demi.

Je gare la voiture en bas de chez François, je sonne chez eux. Personne.

Je me demande si je vais travailler directement ou pas, travailler tout simplement.

Je prends un café et un sandwich au comptoir du café place du Marché.

Je vérifie dans un miroir si je suis présentable. Je ne suis pas rasé, tant pis. La peau râpe sous mes doigts. Je n'ai pas de chemise sous mon pull, un tricot de corps seulement. Je garderai ma veste, si je ferme bien tous les boutons, c'est assez élégant même. Mon visage dans le miroir, mes yeux cernés, mes cheveux en bataille, oui, j'ai passé une folle nuit, et c'est avec plaisir que je m'offre un cognac. Deux, même.

Je ne sens pas ma fatigue, je marche à grandes enjambées, je double tous les passants. Je grimpe les escaliers de l'école quatre à quatre. J'arrive dans le bureau, Annabelle malgré son poids bondit de sa chaise, et m'entraîne dans le couloir. On se retrouve tous les deux pour une longue discussion dans les toilettes.

Le temps de mon retour, Christine a prévenu de son absence ses collègues et le directeur sait : quelle a dû partir dans sa famille, quelle fera signe rapidement. Annabelle me confirme que Louis a passé la nuit chez elle.

Pour moi, elle a dit au directeur que j'étais passé tôt et reparti avant sa venue à lui, que ce n'était pas sûr que je puisse repasser ce matin, que j'avais rendez-vous à la médecine du travail.

Annabelle me dit d'être fort et de bien respecter les consignes de Christine, les heures des appels téléphoniques, les jours possibles pour retourner la voir. Il faut se méfier de Louis, de sa violence, rester discret, il ne sait pas que le nouvel amour de Christine, c'est moi. Il faut la protéger.

Je la serre dans mes bras avec vivacité. Je prononce sans un son que je vais être papa, elle ne peut pas entendre, mais je le lui ai dit quand même. Je le dirai à François. Je ne pourrai pas m'en empêcher ! Elle me repousse en râlant que je l'étouffe.

Je ne suis pas rasé, les cheveux ébouriffés, notre sortie des toilettes prête à confusion. Nous nous retrouvons face à deux lycéens. L'un des deux fait s'embrasser ses deux index, et imite le son d'un baiser. Ils se marrent. Annabelle leur aboie dessus : « Oui, eh bien, à cette heure-ci vous devriez être en cours, vos noms !!! » Ils dévalent les escaliers rapidement. Elle se penche, s'accroche à la balustrade, vocifère : « Vos noms !!!!!!!!! »

Je m'assois à mon bureau, je reprends tableaux et organigrammes, je m'affaire. Je suis calme.

Ce calme, combien de temps a-t-il duré ?

Je suis parti fêter Noël dans ma famille, une semaine sur l'île. Ce n'est pas toujours facile d'être tranquille pour appeler Christine le soir. Obligations familiales, rendre visite aux uns et aux autres, un devoir sacré.

Nous avons repris le travail un 3 janvier.

Quand j'arrive, je remarque le regard d'Annabelle, gênée, elle se mord les lèvres, colle Marguerite. Elles me disent bonjour, me souhaitent une bonne année. J'entends, je perçois, leurs souhaits. Ils sonnent bizarrement à mes oreilles, je ne me sens pas à l'aise. J'aperçois une jeune femme que me présente le directeur : « Mon cher, voici Laurette, elle remplacera Christine dorénavant. » Je suis resté interdit un moment à regarder le directeur.

Il était gêné lui aussi, je crois par mon attitude. Je n'ai pas serré la main que me tendait la nouvelle. Il a demandé à Laurette de le suivre.

*

Christine franchit le seuil de la maison. Ses parents sont surpris, ils demandent une explication. Elle défait son fichu, leur montre son crâne meurtri. Sa mère se met à pleurer. Le père quitte la pièce et revient avec une petite trousse de premier secours. Il désinfecte la plaie en pleurant aussi. Christine les rassure, elle les serre dans ses bras. Léa réclame à manger. La mère part en cuisine. Christine la suit. Le père s'occupe de l'enfant, il lui montre un livre illustré.

Louis arrive en fin de journée.

Il tambourine à la porte. Christine ne veut pas qu'on lui ouvre, elle refuse de lui parler.

Christine : Si vous lui ouvrez, je me tue !

Le père : Ne dis pas ça, ne redis jamais ça !

Léa se réveille, la grand-mère grimpe à l'étage s'occuper de l'enfant. Christine reste avec son père dans le salon à l'intérieur. Louis est assis devant la porte à l'extérieur, il pleure. Il s'excuse, il demande pardon.

Le père : Tu sais, ma princesse, ça arrive dans les couples, parfois, ce genre de crise.

Christine : Je ne veux plus le voir, je ne l'aime plus !

Louis : Je te demande pardon. Je vous demande pardon, Marcel, je ne voulais pas lui faire du mal, je ne sais pas, c'est vrai, je ne sais pas. Christine, je t'aime.

Le père : Louis, tu sais, t'es comme mon fils, tu sais ça ?

Silence.

Le père : Tu sais ça ? Réponds-moi ?

Louis, dans un murmure : Oui, je sais.

Le père : Alors, écoute-moi bien. Tu vas aller dans la voiture parce que comme ça sur le balcon, les voisins, je n'aime pas, je te rejoins. Mais aujourd'hui, tu ne vas pas voir Christine et la petite.

Louis : D'accord !

Christine : Je ne veux plus te voir, jamais ! T'es une brute !

Louis : Pardon...

Marcel a rejoint Louis, ils ont marché tous les deux. Ils ont traversé le village, ils ont parlé longtemps. Marcel, le père, est rentré, il faisait nuit.

Une portière de voiture qui claque, un moteur qui se met en marche,

Louis s'en va.

Quand le père est rentré, il a dit : « Il est malheureux. »

Christine et sa mère se sont regardées, elles n'ont rien dit.

Christine a continué à donner à manger à l'enfant, la mère à fabriquer une soupe.

L'automne, les arbres rouges.

L'hiver est arrivé, et le ventre de Christine avec les couches de vêtements supplémentaires, gros pull et pantalon côtelé, est de plus en plus proéminent.

C'est visible, elle est enceinte.

Un quotidien qui se répète chez ses parents.

Le marché, le samedi matin, sur la place du village, les promenades avec Léa sur les chemins autour de la maison. Marcel a installé une balançoire dans le jardin, un siège en bois avec une petite sécurité en métal à l'avant, pour la petite, c'est plus sûr. Les préparations des repas avec la mère, Marinette.

Des appels le soir après le coucher de l'enfant, des appels qui durent. Joie et pleurs qui se lisent sur le visage de Christine qui se creuse à mesure que son ventre s'arrondit.

Demain c'est Noël, Christine accepte la venue de Louis, pour la petite ce sera bien. Marcel et Marinette sont contents.

Au son de la sonnette, Léa, sur la pointe des pieds réussit à ouvrir la porte vitrée. De nombreux paquets soigneusement emballés dans les bras, Louis, tout sourire, lance un : Joyeux Noël. Léa se jette dans ses bras, les paquets vacillent, Christine et ses parents se précipitent pour éviter une chute fatale.

Louis lève la tête vers Christine. Elle ne porte plus de fichu, une tresse orne le dessus de sa tête comme un diadème : « Une princesse russe. »

Tous s'embrassent. Louis dépose une bise sur une joue de Christine qu'elle lui tend, simplement.

Léa est heureuse, elle passe de son père à sa mère, les sollicite pour qu'ils

jouent ensemble avec ses nouveaux jouets. Louis aide sa fille à manger, salue ses progrès. Christine acquiesce, sourit à sa fille, seulement, sans un regard pour Louis.

Marcel et Marinette s'affairent pour servir, ranger.

Ils meublent les silences en parlant des voisins, du presbytère qui va être transformé en chambres d'hôtes par des Anglais. Ils ont décidé de troquer avec les nouveaux venus : des cours d'anglais contre des cours de jardinage. Depuis le temps qu'ils ont envie d'aller à New York, ils n'auront plus d'excuse !

Et Louis est revenu le lendemain et le lendemain encore.

Après les repas ils ont recommencé leur balade dans le village, sur les chemins alentour, Louis et Christine tous les deux.

Le surlendemain, il est resté dormir chez les voisins. Leur maison est vide, ils sont partis chez leur fils en Bretagne pour les fêtes.

Le soir suivant Christine n'a pas dormi dans son lit de jeune fille. Léa ronfle seule dans son petit lit. Le lit double à côté est vide.

Avec la venue du nouvel enfant, revenir comme avant.

Christine demande à Louis de quitter son travail pour elle. S'il l'aime tant que ça, refaire leur vie alors, du jour au lendemain, comme ça, ailleurs ! D'appeler son chef, de lui dire : « Je démissionne ! » C'est la condition, sinon, ce n'est pas possible.

Elle sait qu'elle ne peut pas sinon.

S'il la touche, si jamais elle le recroise, ça repartira, elle le sait.

Louis pleure, elle lui fait mal, il ne veut pas savoir. Elle ne doit pas lui dire. Il lui demande des précisions. C'est elle maintenant qui ne veut pas raconter ce qui s'est passé avec un autre homme que lui. Il veut qu'elle lui raconte son corps avec l'autre. Non, elle ne dira plus rien. Et Louis pleure.

Christine ne pose aucune question sur la grande.

Elle est prête à faire ça. Mais lui aussi, il doit le faire alors.

Et cet enfant à venir ! Ce sera le frère, la sœur de Léa, et si c'est un garçon : Simon. « Simon, c'est un joli prénom, oui, je suis d'accord », répond Louis.

*

C'est ce que j'ai imaginé, c'est ça que j'ai imaginé qu'il s'était passé.

J'ai appelé le soir comme d'habitude. Christine n'était pas là.

Le soir suivant, personne n'a répondu.

Le soir d'après non plus.

Les volets de la maison des parents de Christine étaient clos.

Je suis revenu à Lyon, je suis allé chez Annabelle.

J'ai sonné, je savais qu'elle était là. Lumière et musique, il y avait de la vie derrière cette porte de couleur verte. Elle devait savoir, c'était sa sœur, comme moi, François, c'est mon frère.

L'enfant est né plus tôt que prévu.

« Christine et la petite vont bien. C'est une fille, Magali. Christine est affaiblie, elle a décidé que ce serait la sœur de sa fille, l'enfant de son mari, elle porte son nom. Par amour pour vous, elle demande que tu respectes ce choix. »

Je suis dans le fauteuil dans lequel Louis avait dû être, je bois du rhum. Beaucoup. Je ne pleure même pas. Je me sens abandonné. Annabelle me console, elle me berce dans ses grands bras. Elle me ressert à boire, je ne mécroule pas sous l'alcool. Je suis effondré à l'intérieur de moi, je suis fissuré. Elle me parle, je la regarde, je n'entends pas.

« C'est l'été, Monsieur, aujourd'hui même ! »

Qu'ai-je fait ?

J'ai chuté simplement. J'ai chuté dans les escaliers. J'ai dû rebondir, traumatisme crânien, l'arcade gauche déchirée, j'ai perdu beaucoup de sang.

Le gardien a appelé les pompiers. C'est leur sirène qui a réveillé Annabelle. Elle a ouvert par curiosité, et jeté un œil dans la cage d'escalier.

Elle est montée dans le camion, les pompiers ont hésité. Elle ne leur a pas laissé le choix, elle m'a tenu la main.

Je me souviens du souterrain à l'hôpital, du brancard qui vibre, des médecins qui parlaient de salle de déchoquage, du bloc.

J'ai vu les hommes habillés de bleu, je me souviens, et puis rien.

Comme un trou à l'intérieur de moi, je me suis réveillé.

Je suis allongé dans un lit. Je suis dans une pièce blanche. Je suis branché à une machine, j'entends mon cœur. Une femme s'approche, Christine, non. C'est une femme avec un foulard aussi, mais blanc. Elle est habillée tout en blanc, une infirmière.

Annabelle me rend visite tous les jours, le directeur presque tous les jours.

Il ne sait pas, pour Christine et moi, toujours pas.

Il passe au pas de course. Il veut profiter du coucher de soleil sur le vallon, et de sa femme aussi. Ils vivent à la campagne, leur soupape, cette tension dans l'établissement, cette fin d'année, il est sur les rotules.

Il vient toujours avec une petite sucrerie. Et si, quand il arrive, c'est le moment des soins, il laisse le paquet dans le bureau des infirmières.

Je suis resté dans le coma plusieurs semaines, plusieurs mois.

Je me souviens que je suis à l'arrière de la maison de mes parents. Deux grandes ailes, couleur bleu nuit, sont posées à la verticale, sur le petit banc en pierre au centre du jardin, la mer au loin, derrière la montagne. Elles sont comme maintenues par un fil invisible dans le ciel, je m'en saisis, et les jette au loin en criant : « Ah, non merci, ce n'est pas encore le moment ! »

J'ai ouvert les yeux. Je suis vivant.

Je sais que j'ai choisi la vie.

Après les visites derrière une vitre, nécessité d'une chambre stérile, je suis maintenant à un autre étage et je peux recevoir directement dans ma chambre.

J'ai une sorte de gros pansement sur l'arcade gauche qui me bouche un peu la vue. Je me fatigue rapidement. J'ai demandé à Annabelle de me lire l'*Odyssée*. Je n' imagine rien.

Elle n'ose plus me parler de Christine. J'ai tellement pleuré chez elle ce fameux jour. Elle se culpabilise beaucoup. Elle n'aurait pas dû chercher à m'assommer avec le rhum, elle aurait dû m'obliger à dormir sur le canapé ou bien elle aurait dû m'assommer sans me faire boire, oui un bon coup de marteau !

« Comme ça, je serais vraiment mort !

– Oui, tu as raison. »

Elle est rassurée.

Ils ont opéré en urgence, un caillot dans le cerveau, une opération délicate. A priori, tout à l'air de fonctionner, mon débit de parole au ralenti, la partie gauche du visage un peu moins mobile. Ils m'assurent tous que tout va bien se remettre comme il faut.

Comme il faut.

Il faut.

Il.

C'est lui qui est venu me voir.

Ils ont appris par Annabelle ma chute, l'hôpital.

« Annabelle n'a pas osé le dire tout de suite, parce qu'elle avait peur de ma réaction... Christine, l'accouchement, elle a été très fatiguée aussi... Nous sommes très amis comme vous le savez sans doute avec Annabelle... Elle n'a pas voulu mentir. Elle s'est dit, aussi, que, si elle l'annonçait à Christine en ma

présence, je n'oserais pas faire de crise, peut-être, après à Christine... Je ne sais pas... Peur de la jalousie... Nous l'avons appelée Magali. Je vous ai apporté des photos. »

Je le regarde. Je suis attentif, je scrute ses yeux. Il a un visage doux, rond. Des yeux noisette et des doigts fins, et courts. Il tremble. Il plonge une main dans un sac en cuir marron, quand de l'autre il s'essuie le visage avec un mouchoir, il transpire.

Un petit carnet semblable au mien mais de couleur bleue, bleu comme la mer. Je n'ai pas réussi à dire un mot jusqu'à ce merci quand il me le tend.

Il remarque ma difficulté à tenir le carnet : « Vous permettez ? »

Il se tient debout tout près de moi et tourne les pages.

Je vois le visage d'un bébé, de grands yeux ronds immenses, quelques cheveux. Le regard droit du nouveau-né.

« Oui, je sais, c'est émouvant. Ces regards, c'est émouvant. Je fais beaucoup de photographies. C'est mon plaisir, ma passion. Je les photographie beaucoup. »

« Je vois Christine, Christine et ses filles, il a eu la décence d'enlever celles où j'imagine qu'ils sont tous les quatre sur la photo, ou avec d'autres gens. Je vois bien que l'album n'est pas complet. » C'est ce que je fais remarquer plus tard à Annabelle, quand elle le feuillète à son tour le soir même. « C'est gentil de la part de Louis, je trouve. » Annabelle est d'accord avec moi. Elle s'arrête, elle aussi, sur le visage du bébé en gros plan avant de poursuivre et de dire : « Il est venu sans me prévenir, tu sais. Je le lui aurais défendu, totalement, sinon ! »

Louis est revenu deux fois, seul.

La troisième fois, il est entré, il m'a dit : « Si vous voulez voir Christine, elle, elle aimerait bien vous voir. »

Je hoche la tête. Aucun son ne sort de ma bouche. J'entends mon cœur qui bat encore plus fort, mes oreilles qui bourdonnent. Et ses pas, le son de ses pas, résonnent dans le couloir, ils sont de plus en plus présents.

Elle est là, face à moi, immobile, et je continue d'entendre le bruit de ses pas.

Un long temps suspendu.

Elle s'est approchée du bout du lit, s'accroche à la barre en fer.

Je la vois qui lutte, elle se mord l'intérieur de la joue, baisse la tête pour cacher les larmes qui montent en elle. Elle s'est fait couper les cheveux, très court, un air juvénile. Elle maintient sa tête baissée, elle respire avec difficulté. Je lui tends la main.

Aucun son ne sort de ma bouche.

Elle vient se blottir contre moi, dans mon cou, nous pleurons.

« Pardon. »

Ce mot nous le prononçons en même temps.

Elle est toute fine et de dos on dirait qu'elle a quinze ans. « S'il vous plaît, Mademoiselle, c'est comme ça que l'infirmière s'adresse à elle, si vous voulez bien sortir un moment. »

Elle se relève de mon cou, s'essuie la morve avec la paume de la main.

Plus tard, c'est la fin de journée. Ma chambre donne à l'ouest comme chez moi. Ici, le coucher de soleil sur la ville, je le vois, la chambre est au huitième étage de cet hôpital tout neuf.

Christine est partie, il faisait nuit.

J'ai dû m'endormir un moment pendant qu'elle était là.

Elle est revenue le lendemain, je dormais, elle n'est pas restée.

Elle n'a pas osé.

Le surlendemain, elle m'a proposé de venir, la fois d'après, avec Magali.

J'ai accepté parce que je peux m'asseoir sur le fauteuil. Qu'elle me voie allongé dans un lit, même si elle prend le biberon, ce n'est pas l'image que je souhaitais que l'enfant ait de moi !

« Mes parents ont agi avec une grande bienveillance, de tout leur cœur.

Mon père a fait jouer quelques connaissances pour que Louis soit muté à Roanne. Avec les deux enfants, c'est pratique d'habiter les uns près des autres... Pour Léa, c'est bien aussi. Voir ses grands-parents plus souvent. Je n'ai pas pu, je n'ai pas eu la force. Louis, c'est comme leur fils. La garde de Léa, j'ai eu peur. J'ai eu peur. »

J'ai dit à Christine aussi : « Louis, il t'aime. »

Sans jalousie aucune, sans envie, une constatation.

Elle s'est mise à pleurer et a murmuré : « Merci. »

Elle est venue le lendemain accompagnée de Louis, de l'enfant.

Léa était chez Marcel et Marinette.

Louis nous a laissés un moment seuls. Quand nous étions tous les deux, les mots ne venaient plus, nous ne savions plus nous parler, nous ne savions plus nous toucher. De même qu'elle était venue à moi, elle était partie : apparition, disparition, sans un mot.

« Je prends prétexte de la fatigue pour leur donner congé à chacune de leurs visites. C'est trop tôt pour que nous devenions des amis. Nous le savons tous. » Annabelle acquiesce.

J'ai gardé une photographie de ces visites, je porte Magali dans mes bras. Elle regarde l'objectif, ses yeux bien grands ouverts sur le monde.

La photographie est en noir et blanc. Seul mon œil droit est visible, le reste du visage caché par le corps de l'enfant que je porte à bout de bras.

Je l'ai d'ailleurs accrochée dans ma chambre de rééducation à Aix-en-Provence, à mon arrivée dans l'établissement.

Je l'ai glissée dans mon portefeuille le jour où j'ai vu Viviane arriver dans les couloirs.

Ses pas résonnaient comme une invitation à la danse.

J'ai repris goût à la musique. J'apprenais des chansons à cappella, je n'étais pas encore capable de rejouer de la guitare, à cause de la mobilité réduite de mon bras gauche. Des chants de mon pays, je chantonais seul dans le fond du jardin.

Avec elle, je n'ai pas eu à jouer à.

Viviane est infirmière, elle a vu mon corps.

Nous n'avons pas eu de relations physiques rapidement, mais de longues conversations. En sa compagnie, j'avais moins peur de la vie, j'étais plus calme.

Je ne sais pas pourquoi, de peur qu'elle s'effraie et qu'elle s'enfuie sans doute, qu'elle disparaisse, s'évanouisse dans la nature, je ne lui ai pas parlé de l'enfant.

J'ai raconté Christine, un peu, mais pas Magali.

Jeanne est venue régulièrement. Je ne l'ai pas reconnue tout de suite, ma sœur blonde, ça m'a surpris. Ma grande sœur, ma petite mère. Ils ont tellement eu peur pour moi. De me voir en chair et en os, ça la rassure.

Elle vient, je lui dicte ce dont j'ai besoin, elle note dans un petit carnet rouge ce qui est nécessaire. À sa première visite, je pense qu'elle a dû s'arrêter dans tous les magasins qui bordaient les rues de la gare à la maison de rééducation. Nous avons convenu alors que la prochaine fois, elle viendrait directement, et que suivant mes besoins, elle irait chercher ce qu'il me manquerait.

Elle a compris aussi que j'étais nourri, et très bien même, quand elle a vu le plateau-repas, et qu'ensuite elle m'a accompagné au réfectoire, qui ressemble, d'ailleurs, plutôt à un restaurant qu'à une cantine. Avec mes jambes grosses comme ses bras à elle, elle avait un doute.

J'envoie régulièrement des calissons à Monsieur Besson, une motivation pour marcher et mesurer mes progrès, en me rendant à la poste, pour le remercier aussi de se démenier pour me décrocher un poste dans cette ville. Pour terminer les soins, ce serait plus simple et surtout rester près de Viviane.

« J'ai besoin de faire silence. »

C'est ce que j'ai écrit à Christine. Pour arriver à vivre.

J'avais toujours pensé que si j'avais un enfant avec Christine, elle quitterait Louis, elle partirait avec moi.

Je n'ai pas lutté pour l'enfant. Christine, rassurée par Louis, leur vie de famille, elle n'a pas pu non plus. Je n'avais pas compris pourquoi Louis, lui, le premier visiteur. Je n'avais pas compris qu'elle ait laissé faire, qu'elle ait suivi. Notre correspondance, ces mots amicaux qui deviennent de plus en plus polis. L'enfant a un père que je ne suis pas, un nom qui n'est pas le mien.

Un soleil radieux, et une mer au loin qu'on devine. Le banc en pierre dans un coin du jardin, c'est le rituel de la photographie de mariage. Le vent se lève et le voile s'échappe au loin. C'est le rire de Jeanne, elle se réjouit, elle a réussi à rattraper l'étoffe. Et c'est un peu comme si c'était le bouquet de la mariée qu'elle avait saisi. Promesse de vie à deux, deux alliés à la vie.

Au premier plan, les deux époux, assis sur deux chaises, côte à côte, seuls leurs visages sont tournés vers l'objectif. Leurs regards sont moqueurs.

Viviane est enceinte et elle décide que nous partirons nous installer dans l'île.

Je ne sais pas si je serai capable d'aimer l'enfant qui va venir.

Mais je sais que là-bas, j'ai des repères, des choses que je serai capable de lui transmettre, peut-être, parce que je les ai connues avant.

Il fait très chaud déjà, c'est l'aube, j'ai quitté mes vêtements dans la course, sur la digue. Nu, je plonge. La course vers la vie. Le premier bain pour fêter la naissance de Victoire.

Viviane a épousé un dépressif, ça la rassurait d'être avec un homme qui avait besoin d'elle. Jouer les infirmières, elle sait faire. C'est son métier.

Ce jour-là, je n'ai pas pu échapper à la vue du sang.

Viviane m'a réveillé dans la nuit : « J'ai perdu les eaux. »

Des contractions sans douleur, mais elle sentait que l'enfant arrivait.

L'avantage des petites villes, c'est que la nuit, c'est le désert dans les rues.

Conduite de nuit, la lumière jaune des lampadaires, l'accueil aux urgences, le fauteuil roulant, je tiens la main de Viviane. Une salle de travail, le lit un peu relevé avec des cale-pieds, l'auscultation.

Je regarde son visage, je n'ose pas tourner la tête vers ses jambes. Je m'agrippe à elle, mes ongles rentrent dans sa peau.

Une infirmière me tend un gobelet, un morceau de sucre.

Viviane, les infirmières et la sage-femme, toutes sont tournées vers moi, je me sens un peu ridicule d'attirer ainsi autant d'attention dans un moment pareil.

J'avale ma salive, rehausse le buste et serre un peu plus la main de Viviane, qui expire et inspire au même rythme que la sage-femme.

Je reste en apnée.

Viviane relève son visage, je suis son regard, je vois la sage-femme poser sur le ventre de Viviane l'enfant enrobé de sang : une fille.

Je caresse le visage de Viviane. Je me penche vers elles deux. Nos souffles communs, les bruits alentour n'existent pas. Ainsi tous trois. Le temps suspendu.

Combien de temps ?

À nouveau, j'entends les voix des uns et des autres.

La sage-femme me tend une paire de ciseaux, m'indique l'endroit. C'est moi qui coupe le cordon, j'entends le cri du nouveau-né, mon rire intérieur s'échappe et résonne dans la salle alors, et ma course, le visage barbouillé du sang de mon enfant.

La naissance de notre fille a modifié nos rapports, je l'aime parce qu'elle a porté cette enfant.

Je n'aime pas Viviane comme j'ai aimé Christine.

Mais ça, elle ne peut pas le savoir.

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2016

© P.O.L éditeur, 2016 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Première à éclairer la nuit* de Jocelyne Desverchère a été
réalisée le 13 septembre 2016 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818038888)

Code Sodis : N83272 - ISBN : 9782818040263 - Numéro d'édition : 302930

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en septembre 2016
par Imprimerie Floch
N° d'édition : 296761
Dépôt légal : octobre 2016

Imprimé en France